

# ÎN LEGĂTURĂ CU LOCALIZAREA SCIȚILOR TOMITANI CONSEMNĂȚI DE WALAFRIDUS STRABO

Mihai Ovidiu CĂȚOI

**Cuvinte cheie:** Constantinopol, Tomis, Walafridus Strabo, Creștinism, Crimeea, Scythia Minor, Dobrogea, Sciți tomitani.

**Mots-clé:** Constantinople, Tomis, Walafridus Strabo, Christianisme, Crimée, Scythia Minor, Dobroudja, Scythes tomitains.

**Résumé:** La localisation géographique des Scythes tomitains mentionnés par Walafridus Strabo au milieu du IX<sup>e</sup> siècle dans son ouvrage *Liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum*, constitue de nos jours encore une question ouverte de l'historiographie balkano-pontique. Dans la dernière période, Nelu Zugravu a remis en cause le sujet, exprimant ses réserves quant à la présence de ceux-ci en Dobroudja, que d'autres chercheurs avaient acceptée, en essayant de démontrer à partir de trois arguments que, dans le passage respectif, Walafridus se réfère aux Goths du Sud-est de la Crimée et de la côte occidentale du Bosphore Cimmérien. Dans la présente étude, nous avons analysé ces arguments dans l'ordre inverse de leur énonciation.

Le troisième argument invoqué par le professeur de Iasi est le fragment de *Vita Constantini*, XVI où il est relaté que Constantin/Cyrille, l'apôtre des Slaves, était appelé à justifier son geste d'avoir traduit la Liturgie et les livres d'offices en slave. La mention des Goths parmi les peuples qui possédaient des livres d'offices en leur propre langue a offert à Nelu Zugravu un argument suffisant pour les identifier aux Scythes tomitains. L'emploi de plusieurs langues dans le culte chrétien dans la partie orientale de l'Empire n'était pas une nouveauté pour Constantinople, l'exemple des Besses étant le plus proche de la capitale. La mention des Goths par *Vita Constantini* et leur identification aux Goths tetraxites est valable dans le cas surpris par M. Zugravu, mais n'implique pas l'absence d'un groupe germanique danubien. Constantin/Cyrille ne fait rien d'autre qu'exposer l'attitude de la cour byzantine à l'égard de la prédication de la parole de Dieu dans les langues des peuples. Pratiquement, tout le chapitre XVI de *Vita Constantini* représente l'apologie de la conception et de l'argumentation constantinopolitaine au sujet de l'emploi des langues des différents peuples dans le culte chrétien.

En ce qui concerne l'affirmation de Walafridus, l'auteur occidental ne se réfère pas aux divers peuples qui utilisent leurs propres langues dans le culte, mais aux groupes germaniques de la zone scythe, (*quasdam Scytharum gentes*) dont notamment les

Tomitains (maxime Tomitanos) gardent les livres et emploient la langue germanique dans le culte. A notre avis, la distinction se fait justement à cause de l'intensité qu'implique l'emploi de l'adverbe maxime, qui sépare les Scythes tomitains des autres groupes de Scythes Germaniques existants dans la zone circum-pontique au milieu du IX<sup>e</sup> siècle.

C'est dans ce contexte que s'est posée la question du fonctionnement d'un Tomis qui pouvait offrir une identité à la région et aux habitants des alentours, à cette date-là, et M. Zugravu a pris en compte l'existence d'un Tomis en Crimée, attesté par Théophanes et par le patriarche Nicéphore. D'autre part, selon l'analyse de Vassilika Zaimova Tăpkova, dans le manuscrit Vaticanus 154/XII/b, au lieu de εἰς Τομίμ, apparaît εἰς στόμιν (détroit), et la conclusion c'est qu'il n'est pas question d'une ville/localité Tomis/Tomin dans la région Nord-pontique, mais du détroit de Kerch. En même temps, l'absence du Tomis en Crimée n'implique pas l'inexistence du Tomis en Dobroudja. Si l'on suit la logique générée par la confusion, on devrait accepter que dans la période d'entre 814-820 quand les auteurs Théophanes et Nicéphore parachèvent leurs œuvres, un copiste ait remplacé par erreur la forme εἰς στόμιν par εἰς Τομίμ, dans les deux ouvrages, et que c'est une telle variante corrompue qu'adopte Walafridus et qu'il emploie sous la forme Tomitanos. Nous considérons que la variante Tomitanos n'a pas une origine livresque, car le trajet serait trop compliqué, vu le temps trop bref jusqu'à la rédaction de l'ouvrage par l'auteur occidental vers 841. Il n'est pas exclu que l'erreur qui apparaît et qui s'est généralisée dans les variantes grecques ait été provoquée justement par l'existence du Tomis dobroudjan, par les liens que les autorités de Constantinople entretenaient avec les chrétiens de cette région et qu'elle ait été faite par le patriarche Nicéphore lui-même qui se sert de l'œuvre de Théophanes.

Quant au **deuxième argument** avancé par M. Nelu Zugravu, le fait qu'aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, autour de Tomis, ne sont pas attestés des Goths ariens, nous considérons qu'on ne doit pas exclure la possibilité que, dans les circonstances troubles du VII<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de l'installation massive des Slaves au sud du Danube, les Gothi minores, évoqués par Jordanes, aient été poussés vers la région tomitaine. Leur déplacement d'environ 300 km dans la direction NE n'est pas tellement impossible et le lien entre les Gothi minores et les Scythes tomitains pourraient être réel, puisque ces derniers utilisent dans le culte des livres traduits par leurs devanciers en langue germanique, mais avec les erreurs spécifiques à l'hérésie arienne. Dans ce contexte, si Walafridus fait référence aux Goths tetraxites, on devrait établir si et en quelles circonstances ceux-ci ont reçu l'arianisme en Crimée.

Le **premier argument** invoqué par M. Zugravu c'est que „l'ethnonyme scythi n'est qu'un cliché historiographique de tradition ancienne, qui n'a rien à voir avec la réalité ethnique et politique de l'ancienne province de Scythia Minor, étant emprunté à la tradition hagiographique occidentale (Hiéronymus, Paulus Orosius, Cassiodorus, Jordanes, Isidore de Séville)”.

Il est vrai que l'on a affaire à des informations purement livresques, le fait étant clairement exposé par l'auteur lui-même, par les paroles „ut historiae testantur”. „Le cliché historiographique” rencontre en échange de grandes difficultés au moment où il doit expliquer les informations reçues de la part de fidelium fratrum qui les mettent à jour (adhuc, hactenus).

Dans ce contexte, nous avons mis en question les sources utilisées par Walafridus, considérant que c'est grâce aux Histoires que l'auteur connaissait leur nom (Scythes, Goths, Gètes), le fait qu'ils avaient servi dans l'armée romaine et que c'est en ces

circonstances qu'ils furent évangélisés par des missionnaires de langue grecque et latine, que leurs prédécesseurs avaient traduit les livres divins en leur langue etc. Ce que l'auteur occidental ne pouvait apprendre des Histoires, mais seulement des frères de confiance, ce sont les détails essentiels qui en font la différence et qui soulignent à chaque fois la mise à jour de l'information (adhuc, hactenus), et les sources sont dues à sa carrière d'homme éduqué dans les monastères de Reichenau et Fulda et un proche de la maison royale de Louis le Pieux.

Afin de prouver que les Scythes tomitains peuvent être localisés en Dobroudja, nous avons démontré que:

I) le nom de Scythes n'est pas un simple calque livresque, mais, dans la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle, il était employé par les Byzantins pour désigner aussi une réalité ethnique concrète: les Bulgares (cf. Genesios, *Sinaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, Théodore le Studite);

II) entre les autorités ecclésiastiques de Constantinople et les chrétiens de la zone danubienne-pontique existaient des liens réels (le *Synaxaire*, et *Le Canon des Saints du Ménologe du jour de 23 janvier*, où apparaissent des détails concernant le sort des déportés d'Adrianople de 813, martyrisés dans le contexte de l'intensification du conflit idéologique religieux entre Byzance et la Bulgarie).

En conclusion, nous considérons que rien ne s'oppose à la localisation des Scythes tomitains, cités par Walafridus Strabo, dans la région centrale de l'ancienne province impériale *Scythia Minor*, même si jusqu'à ce moment le support archéologique soit plus qu'insuffisant. Ce que l'on doit souligner en ce cas, n'est pas tellement leur présence dans la région des alentours de l'ancien centre métropolitain de Tomis, que le fait qu'ils ont gardé leur identité ethnique et religieuse à une période au sujet de laquelle le chercheur moderne ne détient pas assez d'informations. La simple mention de *quasdam Scytharum gentes maxime Tomitanos*, qui utilisent dans les offices religieux des livres qu'ils possèdent depuis plusieurs siècles, dont l'auteur apprend l'existence par des frères dignes de confiance (*fideliū fratrum didicimus*), devient un argument très solide de la continuité chrétienne sur l'ancien territoire impérial occupé par des Slaves et des Bulgares, compte tenu du niveau réduit des informations à ce sujet.

La conservation de la langue et des livres de culte tels que les avaient traduits leurs érudits prédécesseurs atteste que ce groupe avait eu et maintenu des institutions internes capables de copier ces livres, de transmettre l'enseignement et de célébrer le culte divin. Tout aussi important est le fait que le regroupement des Goths – qui à mon avis sont les descendants de ces *Gothi minores* – autour de l'ancien siège ecclésiastique de Tomis peut être un argument pour la survie du centre ecclésial jusqu'à cette date. Ces Scythes tomitains représentent un bon exemple d'adaptation et de survie des structures chrétiennes antiques dans les circonstances de la dissipation de l'autorité byzantine, administrative et ecclésiale, au Bas-Danube, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, et il n'est pas exclu que dans le processus de christianisation de la Bulgarie soit comprise non seulement une action déclenchée *ex nihilo* envers certains groupes, mais aussi, le cas échéant, la réforme de structures ecclésiales antiques encore existantes.

Localizarea geografică a sciților tomitani, amintiți de Walafridus Strabo la mijlocul secolului al IX-lea în lucrarea *Liber de exordiis et incrementis quarundam in*

*observationibus ecclesiasticis rerum*<sup>1</sup>, constituie și acum o problemă deschisă a istoriografiei balcano-pontice, mai ales datorită faptului că pune în discuție unele aspecte nerezolvate, cum ar fi menținerea numelui orașului *Tomis* până la mijlocul secolului al IX-lea, sau persistența unor structuri bisericești antice, neoficiale dar semi-instituționalizate, în perioada păgână a Bulgariei. În general, cercetătorii s-au limitat la a aminti în treacăt prezența acestora și au acceptat tacit localizarea lor în fosta provincie *Scythia Minor*, în jurul fostului oraș Tomis. Se pare că tema nu a fost dezvoltată prea mult, în special, datorită faptului că suportul arheologic este greu de depistat pe acest nivel. Părerile generale exprimate pe marginea temei sunt că avem de a face cu urmașii goșilor colonizați în secolele IV-V în provincia *Scythia Minor*, iar pentru confirmarea arheologică s-au propus elementele germanice din complexul de la Murfatlar, Basarabi<sup>2</sup>. Singurul cercetător care, în ultima perioadă, a readus în discuție subiectul și și-a exprimat rezerva față de prezența *sciților tomitani* în Dobrogea a fost Nelu Zugravu. Domnia sa a încercat să demonstreze, pe baza mai multor argumente, că în respectivul pasaj *Walafridus* se referă la goșii din sud-vestul Crimeei și coasta occidentală a Bosforului Cimerian<sup>3</sup>. În rândurile de față, intenționăm să supunem unei analize părerile exprimate de cercetătorul ieșean și să încercăm să stabilim în ce măsură opinia domniei sale se susține pe baza argumentelor prezentate, evident, aducând în discuție și alte date noi.

Înainte de a începe discuția propriu-zisă asupra localizării *sciților tomitani*, considerăm că sunt necesare câteva cuvinte asupra persoanei lui *Walafridus Strabo*. El se naște în jurul anului 808 și este una dintre personalitățile de marcă ale renașterii carolingiene. Educația și-a făcut-o la renumitele mănăstiri *Reichenau* și *Fulda*, având ca profesori și îndrumători pe *Tatto*, *Wetlin*, *Grimaldus* și *Rabanus Maurus*. Ceea ce ne interesează mai mult în cazul de față, este faptul că el deține calitatea de tutore al lui *Carol Pleșuvul* (în perioada 829-838), și, ulterior, se implică în conflictele dintre urmașii lui *Ludovic cel Pios*, în special între *Carol Pleșuvul* și *Ludovic Germanul*, aspecte care îl recomandă a fi un apropiat al curții imperiale de la *Aachen* și un bun cunoscător al politicilor interne și externe<sup>4</sup>.

În lucrarea amintită mai sus, alcătuită în jurul anului 841, *Walafridus Strabo* remarcă prezența cuvintelor de origine greacă din limba germană (tudescă), încercând să explice modul în care au pătruns în vocabular termeni precum: *kyrch*, *Kyrios*, *papst*, *hers* = *heres* etc. El a identificat momentul ca fiind legat de faptul că goșii, în perioada lor barbară, au slujit în armata romană (*barbaros in Romana republica militasse*), context în care mulți predicatori cunoscători de limbă greacă și latină au venit la ei (*multos praedicatorum Graece et Latine locutionis peritos*<sup>5</sup> *venisse*). Astfel,

<sup>1</sup> WALAFRIDUS STRABO, *De ecclesiasticam rerum exordii et incrementis liber unus*, PL CXIV, col. 919-966; fragmentul în discuție în FHDR, II, p. 641-642.

<sup>2</sup> Vezi DIACONU, NĂSTUREL 1968, p. 937-946; în limba franceză, DIACONU, NĂSTUREL 1969, p. 448-456, în special p. 448-451; POPESCU 1994, p. 198, 282, 416-417, 437.

<sup>3</sup> ZUGRAVU 1997, p. 453-454; ZUGRAVU 1998, p. 151-165.

<sup>4</sup> Pentru datele biografice despre *Walafridus Strabo*: <http://www.bautz.de/bbkl/w/walafrid.shtml>; vezi și DELC, p. 892.

<sup>5</sup> Atenționăm că pasajul *praedicatorum Graece et Latine locutionis peritos* (predicatori cunoscători de limbă greacă și latină) nu se găsește tradus în FHDR, II, p. 642.

„cum eo tempore quo ad fidem Christi, licet non recto itinere, perducti sunt, in Graecorum provinciis comemorantes nostrum id est Theotiscum sermonem habuerint. Et (ut historiae testantur) postmodum studiosi illius gentis divinos libros in suae locutionis proprietatem transtulerint, quorum adhuc monumenta apud nonnullos habentur. Et fidelium fratrum didicimus apud quasdam Scytharum gentes maxime Tomitanos eadem locutione divina hactenus celebrari officia”<sup>6</sup>.

Revenind la problema localizării *sciților tomitani* menționați în fragmentul de mai sus, precizăm că Dl. Nelu Zugravu refuză localizarea lor în Dobrogea, pe baza a trei argumente. Noi le vom analiza în ordinea inversă a expunerii lor.

**Cel de al treilea argument** adus de profesorul ieșean, este fragmentul din *Vita Constantini XVI*. Aici este vorba de discuțiile purtate în Veneția la care Constantin/Chiril, apostolul slavilor, era chemat să justifice gestul de a fi inventat alfabetul ce-i poartă numele și de a fi tradus Liturgia și cărțile de slujbă în limba slavă. În acest context, el enumeră popoarele despre care știe că au cărți de cult și îl „preamăresc pe Dumnezeu în limba lor proprie”, amintind pe „armeni, perși, abasgi, iviri, sugdai, *goți*, avari, turci, khazari, arabi, egipteni, sirieni și încă mulți alții”<sup>7</sup>. Menționarea *goților*, ținând cont că în jurul anului 861, înainte de a fi trimis în Moravia, Constantin a îndeplinit o misiune diplomatică în Chazaria și a trecut prin Crimeea, unde la întoarcere are loc acel incident cu credincioșii din Phoulae care, creștini fiind, încă mai practicau și dendrolatria<sup>8</sup>, i-a oferit lui Nelu Zugravu un argument suficient pentru a-i identifica cu *sciții tomitani*, plasându-i, evident, pe aceștia din urmă în regiunile nord pontice.

Problema folosirii mai multor limbi în cultul creștin în partea orientală a imperiului nu era o noutate pentru Constantinopol. Cam în aceeași perioadă în care Constantin/Chiril era *chemat la judecată* de clerul apusean, patriarhul Fotie consemna existența unei lucrări scrise de un autor care a trăit în secolul al VII-lea, după domnia lui Heraclius (610-641), alcătuită în cincisprezece cărți grupate în cinci volume, în care doctrina creștină era expusă în limbile: greacă, persană, *tracă*, egipteană, babilonică, chaldaică și latină<sup>9</sup>. Aici ar trebui să ne întrebăm ce reprezenta limba *tracă*, ținând cont de faptul că limbile principale folosite în

<sup>6</sup> WALAFRIDUS STRABO, *Liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum*, VII, PL CXIV, col. 927; traducerea românească în *FHDR*, II, p. 642: „pe vremea când au fost aduși la credința în Hristos, deși nu pe drumul cel drept (arian), ei trăiau în ținuturile grecilor, însă vorbeau limba noastră cea tudesă. Și, după cum mărturisesc istoriile, învățați acelu neam au tălmăcit pentru ei cărțile dumnezeiești pe înțeleșul limbii lor, din care se mai păstrează și azi urme la unii dintre ei. Am aflat din cele istorisite de o seamă de frați vrednici de crezare că la unele seminții ale sciților și mai ales la tomitani, slujbele se săvârșesc până astăzi în aceeași limbă”.

<sup>7</sup> *Vita Constantini, XVI*, în DVORNIK 1933, p. 375.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 370-371.

<sup>9</sup> PHOTII *Patriarchae Bibliotheca*, Codex. CLXX, PG CIII, col. 496-500: „Ἀνεγνώσθη βιβλίον πολύστιχον, μάλλον δὲ πολύβιβλον, ἐν λόγοις μὲν ἰε' τεύξεσι δὲ ε'. Ἐν οἷς μαρτυρίαὶ δῆθεν καὶ χρήσεις ὀλοκλήρων λόγων, οὐχ Ἑλληνικαὶ μόνον ἀλλὰ καὶ Περσικαὶ καὶ Θράκιοι καὶ Αἰγύπτιοι καὶ Βαβυλωνιακαὶ καὶ Χαλδαϊκαὶ καὶ δὴ καὶ ἰταλοὶ ἐκ τῶν παρ' ἐκάστοις δοκούντων λογίων κατεστρώθησαν”.

Balcani la sfârșitul secolului al VI-lea, *greaca* și *latina*, sunt menționate și în lucrarea de față. Este foarte probabil ca în cazul de față să avem de a face cu limba *bessilor* despre care există destule mărturii că a fost folosită în secolul al VI-lea în cultul creștin la Constantinopol și în anumite mănăstiri orientale, chiar dacă localizarea antică a tribului acestora se face în zona de răsărit a Sardicii, pe Hebrul Superior, între lanțurile munților Haemus și Rhodopi<sup>10</sup>. Prezența *bessilor* și folosirea propriei limbi în cultul divin la Constantinopol<sup>11</sup>, Betleem<sup>12</sup>, Sinai<sup>13</sup>, Palestina<sup>14</sup> este o realitate foarte apropiată scaunului patriarhal.

Ceea ce ne interesează aici este faptul că în zona de autoritate politică a Bizanțului se cunoșteau și se foloseau mai multe limbi liturgice, unele dintre acestea chiar în regiunile de jurisdicție bisericească ale Patriarhiei, și că este vorba de un fenomen acceptat și asumat de Biserică. Citarea *goșilor* de către *Vita Constantini* și identificarea lor cu *goșii tetraxiți* este valabilă în cazul surprins de Dl. Zugravu, dar nu implică absența unui grup germanic danubian. Patriarhia cunoștea și, într-o oarecare măsură, accepta folosirea limbilor anumitor popoare în cultul divin. În contextul venețian amintit mai sus, Constantin/Chiril nu face nimic altceva decât să expună atitudinea Bisericii bizantine cu privire la predicarea cuvântului lui Dumnezeu în limbile diverselor popoare, iar întregul capitol XVI din *Vita Constantini*<sup>15</sup> reprezintă concepția și argumentația răsăriteană cu privire la acest subiect.

<sup>10</sup> MITREA 1976, p. 26; Gh. POENARU BORDEA, *Bessi*, EAIVR, I, p. 177.

<sup>11</sup> La sinodul din 536 ținut de patriarhul Mina, unul dintre semnatari este „Andrei, preot și egumen al Mănăstirii Sfânta Fecioară a bessilor”, cf. JANIN 1953, p. 68, n. 3 care citează din MANSI VIII, col. 987E și 1010E. În colecția amintită, la locurile citate de Janin, apare: col 987E: „Ἀνδρέας ἐλέω Θεοῦ πρεσβύτερος καὶ ἡγούμενος μονῆς τῶν Βέσσων, ὑπογράψας ἐδεήθη»; col. 1010E: «Ἀνδρέας ἐλέω Θεοῦ πρεσβύτερος καὶ ἡγούμενος μονῆς τῆς Ἁγίας Θεοτόκου, ὑπογράψας ἐπέδωκα”.

<sup>12</sup> Știrea provine din *Vita Sancti Theodosii* († 529). Acesta a întemeiat, în jurul anului 465, lângă Betleem, o mănăstire având patru biserici. Una dintre acestea era destinată bolnavilor mintali, în a doua se săvârșea serviciul divin în limba greacă, în a treia „neamul bessilor înălța în limba lor rugăciunile către stăpânul comun”, iar în a patra se slujea în limba armeană; cf. PG CXIV, col 505C: „Ὁ γὰρ σωφὸς αὐτός ἀνὴρ, ὥσπερ ὁ πάλαι Βεσελεὴλ ὁ τῆς θείας ἀρχιτέκτων σκηνῆς, σοφώτατα δὴ καὶ κάλιστα περὶ τὴν μονὴν ταύτην τὴν ἁγίαν οἰκονομεῖ, τέσσαράς τε ἱεροῦς οἶκους εἰς αὐτῆς οἰκοδομεῖ. ὦν τὸν μὲν ἓνα τοῖ; τὴν Ἑλλάδα γλωτταν προιεμένοις ἀνῆκεν, ἐν ᾧ καὶ αὐτῷ καὶ τῷ χορῷ τῶν ἄλλων Πατεῦρων ὁ ὕμνος ἤδετο. Ἐν τῷ δευτέρῳ δὲ τὸ τῶν Βεσσῶν γένος τῆ σφετέρῃ φωνῇ τῷ κοινῷ Δεσπότη τὰς εὐχὰς ἀπεδίδου. Τὸν δὲ τρίτον τὸ τῶν Ἀρμενίων φύλον εἰλήχασιν, ἐν ᾧ δὴ καὶ αὐτοὶ τῆ πατρίῳ φλώττῃ τῷ Θεῷ τοὺς ὕμνους ἀνέφερον. Τὸν ἔσχατον δὲ καὶ τέταρτον ὑδία πάνυ τῶν ἄλλων οἱ δαιμονίῳ φορᾶ κάτοχοι εἶχον”.

<sup>13</sup> ANTONIUS PLACENTIUS, *Itinerarium*, 37, PL LXXII, col. 912. Aici se spune că în valea dintre munții Horeb și Sinai se găsea izvorul la care Moise își adăpa turmele în momentul în care a văzut rugul arzând. „Acest izvor este închis într-o mănăstire în care sunt trei abbați ce cunosc limbile greacă, latină, siriană, egipteană și bessă” (*Qui fons est inclusus infra monasterium in quo sunt tres abates scientes linguas, id est Graecam, Latinam, Syram, Aegypticam et Bessam*).

<sup>14</sup> JOANNIS MOSCHI, *Pratum Spirituale*, CLVII, PG LXXXVII/3, col. 3025B. Ioan Moschu relatează că ajungând în Mănăstirea Calamonis de lângă Iordan, la abba Alexandru, a intrat în contact cu doi monahi de la mănăstirea Subiba care aparțineau bessilor (Σούβιβα τῶν Βέσσων).

<sup>15</sup> *Vita Constantini*, XVI, în DVORNIK 1933, p. 375-378.

În ceea ce privește afirmația lui Walafridus, autorul occidental nu se referă la diversele popoare care își folosesc limbile proprii în cult, ci la grupurile germanice din zona scitică, (*quasdam Scytharum gentes*) dintre care în special *tomitanii* (*maxime Tomitanos*) păstrează cărțile și folosesc limba germană. După părerea noastră, diferențierea se face tocmai datorită intensității pe care o implică folosirea adverbului *maxime*, care îi separă pe *sciții tomitani* de celelalte grupuri de *sciți germanici* existente în zona circum-pontică la mijlocul secolului al IX-lea. În acest context, se pune problema funcționării unui Tomis care putea oferi identitate regiunii și locuitorilor din jurul său, la acea dată.

Existența unui Tomis în bazinul Mării Negre, la mijlocul secolului al IX-lea, este o problemă delicată. În *Chonografia* sa, alcătuită în perioada 810-814, vorbind de fuga din captivitatea chazară a lui Iustinian II, Theophanes<sup>16</sup> pomenește de un loc εἰς Τόμιν<sup>17</sup>, prin care a trecut fostul împărat bizantin în drumul său către Constantinopol, pentru a-și recăpăta tronul cu ajutorul bulgarului Tervel. Aceeași relatare se găsește și la Patriarhul Nichifor<sup>18</sup> și, bazându-se pe faptul că *Tomisul* amintit nu poate fi identificat cu antica cetate Tomis (Constanța de azi), datorită traseului urmat, Dl. Zugravu consideră că este vorba de un Tomis din aceeași regiune a Crimeei. Însă, discuția pe această temă a fost, credem noi, lămurită de Vasilika Tupkova-Zaimova. Analizând pasajul respectiv din opera lui Theophanes, cercetătoarea bulgară a constatat că în manuscrisul *Vaticanus 154/XII/b*, în loc de εἰς Τομίν apare εἰς στόμιν = strâmtoare<sup>19</sup>. Astfel, s-a ajuns la părerea că nu poate fi vorba de un oraș/așezare *Tomis/Tomin* în regiunea nord-

<sup>16</sup> Este vorba despre pasajul în care se descrie fuga lui Iustinian II din captivitate. Din Fanagoria, el pleacă pe furiș și ajunge εἰς Τόμιν. Aici urcă într-o barcă pescărească și, trecând pe lângă Asada și Symbolon, urmează drumul de coastă și ajunge la gurile Dunării, de unde îl contactează pe Tervel, hanul bulgarilor.

<sup>17</sup> THEOPHANES, *Chronografia*, pp. 373-374: „Εὐθέως δὲ ἀποστέλλει Θεοδώραν ἐν Χαζαρία αὐτὸς δὲ ἀπὸ Φαναγορίας λάθρα δραπετεύσας εἰς Τόμιν κατήλθεν. Καὶ εὐρηκῶς ἀλιάδα ἐξηρισμένην ἐπέβη ἐπ’αὐτήν καὶ παραπλεύσας τὴν Ἀσσάδα ἤλθε μέχρι Συμβόλου πλησίον τῆς Χερσῶνος. Καὶ ἀποστείλας κρυπτῶς ἐν Χερσῶνι ἐπήρε Βαρισβακούριον καὶ τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ, τὸν τε Σαλιβᾶν καὶ Στέφανον, καὶ τὸν Μωρόπαυλον σὺν Θεοφίλῳ: καὶ σὺν αὐτοῖς ἀποπλεύσας διέβη τὸν φάρον Χερσῶνος. Εἶθ’οὕτως παραπλεύσας τὰ Νεκρόπηλα τὸ στόμιόν τε τοῦ Δάναπρι καὶ τοῦ Δάναστρι, κλύδωνος γεγονότος, ἀπέγνωσαν πάντες τὴν ἑαυτῶν σωτηρίαν. Μυάκης δὲ, ὁ οἰκειακὸς αὐτοῦ ἄνθρωπος, ἔφη αὐτῶ: ἰδοὺ ἀποθνήσκομεν, δέσποτα, τάξαι τῷ θεῷ περὶ τῆς σωτηρίας σου, ἵνα, ἐὰν ὁ θεὸς ἀποδώσῃ σοὶ τὴν βασιλείαν σου, μηδένα ἀμύνεσθαι τῶν ἐχθρῶν σου. ὁ δὲ ἀποκριθεὶς ἐν θυμῷ λέγει αὐτῶ: ἐὰν φείσωμαί τινας ἐξ αὐτῶν, ὁ θεὸς ἐνταῦθά με καταποντίσει. Καὶ ἀκινδύνως ἐκ τοῦ κλύδωνος ἐκείνου ἐξήλθε καὶ εἰσήλθεν εἰς τὸν Δανουῖβιν ποταμὸν. ἀποστείλαντος δὲ αὐτοῦ Στέφανον πρὸς Τέρβελιν, τὸν κύριον Βουλγαρίας”.

<sup>18</sup> NICEPHORI, *Breviarium*, a. 702, p. 41: „Εὐθύς δὲ Θεοδώραν τὴν γαμετὴν πρὸς τὸν πατέρα ἐκπέμπει, αὐτὸς δὲ ἀπάρας εἰς Τόμιν καλούμενον παραθαλάσσιον χωρίον κατήλθε. Κάκεισε νηὶ ἐπιβάς σὺν ἑτέροις τισὶν ἀνδράσι καὶ ταύτην παραπλεύσας ἤλθε μέχρι Συμβόλου τῆ πόλει πλησιάσας Χερσῶνι. καὶ προσορμίσας τῷ ἐκείσε λιμένι πέμπει ἓνα τῶν ἐταίρων ἐπὶ τῆ πόλει, κάκειθεν ἄγει πρὸς αὐτὸν τὸν Βαρασβακούριον καὶ τὸν τούτου ἀδελφὸν τὸν τε Σαλιβᾶν καὶ ἑτέρους τινὰς ἀνδρας. καὶ σὺν αὐτοῖς ἐκπλεύσας τὰ λαγόμενα Νεκρόπηλα παρελθὼν πρὸς τὸν Ἴστρον ποταμὸν παραγίνεται. ἐκείθεν ἐκπέμπει τῶν συνόντων τινὰ Στέφανον πρὸς Τέρβελιν κύριον ὄντα τῆνικαῦτα τῶν ἐκείσε Βουλγάρων”.

<sup>19</sup> TUPKOVA-ZAIMOVA 1992, p. 47-56, (*non vidi*) *apud* DIACONU 1994, p. 353.

pontică, ci de Strâmtoarea Kerch, încheiere mult mai firească, ținând seama de traseul urmat de Iustinian II din Chazaria către Bizanț.

Dar, absența *Tomisului* din Crimeea nu implică inexistența *Tomisului* în Dobrogea. Dată fiind forma *Tomitanos*, trebuie să acceptăm că un *Tomis* încă funcționa și era suficient de stabil pentru a oferi identitate regiunii și locuitorilor aflați în jurul său. Până către sfârșitul secolului al VI-lea și începutul celui următor, acesta exista în provincia Scythia Minor, dar după această dată nu mai cunoaștem nici o știre foarte sigură care să confirme continuitatea lui. Analizând mai multe categorii de surse, în special pe cele numismatice, Gh. Mănuclu-Adameșteanu a demonstrat că după distrugerile suferite în secolul al VII-lea, vechea metropolă scitică își continuă existența sub forma unei așezări modeste până în perioada lui Constantin VII Porfirogenetul (945-959) când capătă denumirea de *Κωνσταντία*<sup>20</sup>, pe care și-o va păstra până în zilele noastre<sup>21</sup>. Cercetătorul nu a putut preciza dacă până la mijlocul secolului al X-lea, denumirea rămăsese *Tomis*. Câteva decenii mai târziu, în contextul revenirii bizantinilor la Dunărea de Jos în timpul lui Ioan Tzimiskes (969-976), la cumpăna dintre secolele X-XI sunt atestați doi mitropoliți de *Tomis*, Anicet și Vasile<sup>22</sup>.

După părerea noastră, dacă ar fi să urmăim logica generată de confuzia sesizată de Vasilika Tupkova-Zaimova, ar trebui să acceptăm că în perioada cuprinsă între 814-820, când Theophanes și Nichifor își finalizează *Cronicile*, un copist greșește forma *εις στόμιν* înlocuind-o cu *εις Τομίμιν*, în ambele lucrări, iar dintr-o astfel de variantă coruptă o preia Walafridus și o redă sub forma *Tomitanos*, în jurul anului 841. Fără să excludem întru totul posibilitatea, credem că varianta *Tomitanos*, care apare în izvorul apusean, nu are o origine livrescă deoarece informația, în forma coruptă, avea de parcurs un traseu lung într-un timp foarte scurt.

Probabil că tocmai existența și rezonanța în epocă a *Tomisului* dobrogean, evident, nici pe departe de amploarea pe care o înregistrase în perioada antichității târzii, să fi cauzat apariția erorii și generalizarea ei în variantele grecești. Suntem de părere că greșeala s-a produs în mediile eclesiastice bizantine, poate chiar de către Nichifor care se folosește de opera lui Theophanes, știut fiind

<sup>20</sup> CONSTANTIN PORFIROGENETUL, *De administrando imperio*, 9.78-101, FHDR, II, p. 660.

<sup>21</sup> MĂNUCLU-ADAMEȘTEANU 1991, p. 324-325.

<sup>22</sup> BARNEA, 1991, p. 277-282. Încercând să explice apariția sigiliilor celor doi titulari, Dl. Zugravu consideră că ar trebui luat în calcul și un transfer al scaunului tomitan în perioada de după secolul al VII-lea. Ipoteza nu ni se pare sustenabilă deoarece cu prilejul sinoadelor locale, permanente sau ecumenice, întrunite în perioada de până la sfârșitul secolului al X-lea, ar fi trebuit să fie menționat măcar un reprezentant al acestui scaun, ținând cont de faptul că transferul s-ar fi făcut într-un oraș imperial. Or, apariția acestor mitropoliți coincide cu perioada ofensivei bizantine în Bulgaria și, foarte probabil avem de a face cu o reactivare a vechii titlaturi, așa cum susține și Dl. Zugravu. Ceea ce ne interesează, însă, este faptul că reactivarea nu s-a făcut inconștient, în condițiile în care așezarea purta acum denumirea de *Κωνσταντία*, ci s-a ținut cont de prestigiul vechii mitropolii bizantine. Deși nu este cazul să dezvoltăm aici ideea, nu ar fi exclus ca reactivarea mitropoliei *Tomisului* să fi fost concepută de Tzimiskes în detrimentul structurilor bisericești bulgare pentru a justifica nu doar intervenția militară, cât mai degrabă legitimitatea bizantină asupra teritoriilor cucerite.



faptul că în perioada păstoririi acestui patriarh s-a alcătuit o listă a eparhiilor bizantine în care, printre arhiepiscopiile autocefale apare și *ἐπαρχία Σκυθίας, ὁ Τόμης*<sup>23</sup>. Ca să nu fim înțeleși greșit, *Notitia* alcătuită cu acest prilej nu este un text oficial nou ci „il s’agit d’un remaniement livresque”<sup>24</sup>. Dar, acest lucru nu exclude existența unor creștini în jurul fostei regiuni metropolitane a Tomisului. În consecință, eroarea putea fi generată de legăturile pe care autoritățile bisericești din Constantinopol le mențineau în prima jumătate a secolului al IX-lea cu creștinii din regiunea Dunării de Jos<sup>25</sup>, care mai păstrau încă amintirea vechilor structuri bisericești.

**Al doilea argument** pus în discuție de Dl. Nelu Zugravu, faptul că în secolele IV-VI, în jurul Tomisului, nu sunt atestați goți arieni, este și el discutabil. Romanizarea și creștinarea grupurilor alogene stabilite pe teritoriul imperial cu acordul autorităților centrale reprezintă un fenomen atestabil atât literar cât și arheologic la nivelul antichității târzii. Mă gândesc aici la scrii, sadagarii și unii alani conduși de Candac așezați în Scythia Minor și Moesia Inferior, la grupul hunic condus de Hernac, fiul lui Attila, care a fost colonizat „în extremitatea Sciției Minor”, sau la Emnetzur și Vitzindur, rude ale lui Hernac, colonizați în Dacia Ripensis în regiunea orașelor Utus-Hiscus<sup>26</sup>. Descoperirile arheologice atestă dinamica procesului de asimilare și creștinare a alogenilor așezați în provinciile de graniță, iar exemplele oferite de Atala, fiul lui Tzeiuk, Gaione, care își botează fiul cu numele Terentius, sau *comes* Gibastes, care îi dă fiicei sale un nume roman, Anthusa, după aceeași taină a botezului creștin, sunt foarte sugestive în acest sens și considerăm că nu sunt cazuri unice<sup>27</sup>.

În cazul discuției de față, suntem de părere că trebuie urmărită posibilitatea ca un grup germanic să fi fost împins în regiunea tomitană după secolul al VI-lea, când dislocările de populație din zona balcanică constituie un fenomen, am putea spune, normal. Câteva mărturii ne oferă o imagine, este adevărat, vagă, a ceea ce s-a întâmplat în Balcani în secolul al VII-lea.

Despre o dislocare masivă de populație imperială și revenirea ei în teritoriile părintești ne relatează un pasaj din *Miracula Sancti Demetrii*, compus către

<sup>23</sup> *NEECp.*, Not. 2, p. 217.

<sup>24</sup> *NEECp.*, Not. 2, p. 19.

<sup>25</sup> Aspect asupra căruia vom reveni mai jos.

<sup>26</sup> IORDANES, *Getica*, L, 262-266, p. 102-105, consemnează situația după destrămarea imperiului hunic: gepizii au devenit stăpâni pe ținuturile întregii Dacii (264), ostrogoții s-au așezat în Pannonia în regiunea orașului Sirmium (264), sarmații și cemandrii au fost așezați în Illyricum în jurul orașului Castramartena (265), „scirii, sadagarii și unii dintre alani cu conducătorul lor numit Candac au primit pământuri în Scythia Minor și Moesia Inferior” (265), rugii și alte națiuni au solicitat așezarea în regiunea Bizzis și Arcadiopolis (266), Hernac, fiul lui Attila s-a așezat „în extremitatea Scythiei Minor” (266), Emnetzur și Vitzindur, rude ale lui Hernac, s-au așezat în Dacia Ripensis în regiunea orașelor Utus-Hiscus (266). Urmele prezenței hunilor în Dacia Ripensis erau încă vii în conștiința bizantinilor în secolul al VI-lea, Procopius amintind despre *fortăreața hunilor* (τοῦ Οὐννων φρουρίου; PROCOPUS, *Despre Zidiri*, IV.6.34; *FHDR*, II, p. 463) așezată pe malul Dunării, căreia Iustinian i-a refăcut zidul exterior.

<sup>27</sup> POPESCU, *IGLR*, p. 25; vezi și inscripțiile nr. 30 (p. 65-66), 41 (p. 77-78), 195 (p. 206-208), 236 (p. 246-249).

sfârșitul secolului al VII-lea. Astfel, în deceniul doi al respectivului secol, avarii au efectuat o serie de incursiuni în aproape toate provinciile balcanice imperiale, prilej cu care au luat un mare număr de captivi pe care i-au așezat în stânga Dunării, în regiunea orașului Sirmium. După cum se cunoaște, în urma acestor atacuri slavii au pătruns și s-au așezat în dreapta fluviului fără ca autoritățile centrale bizantine să poată reacționa. Urmașii deportaților s-au răscolat împotriva stăpânirii avarie și au plecat către cetățile părintești, motiv pentru care, la întoarcerea lor în teritoriul imperial după circa 60 de ani, au fost desemnați cu numele de *sermesieni*<sup>28</sup>.

În cealaltă parte a regiunii Dunării de Jos, în secolul al VI-lea era atestat, pe lângă populația imperială, un grup relativ distinct, *Gothi minores*. Iordanes spune că este vorba de un popor numeros (*populus inmensus*), care au învățat să scrie și să citească de la Ulfila (*cum suo pontifice ipsoque primate Vulfila, qui eis dicitur et litteras instituisse*), fiind un neam mare, dar sărac și pașnic (*gens multa, sed paupera et inbellis*), ce locuia în Moesia, în regiunea Nicopolis la poalele muntelui Haemus (*hodieque sunt in Moesia regionem incolentes Nicopolitanam ad pedes Emimonti*)<sup>29</sup>.

Un secol mai târziu după relatarea lui Iordanes, în urma pătrunderii bulgarilor la sud de Dunăre s-a produs o nouă mișcare a populațiilor din regiune. Asparuh, spune Theophanes, a trecut fluviul, și „a mers până la așa-zisa Varna, lângă Odessos și până în ținuturile aflate mai înăuntru”<sup>30</sup>. De aici, relatează același cronicar, „i-au strămutat pe severieni din fața strâmtorii Veregavilor în părțile dinspre răsărit”, iar „către miazăzi și apus în țara avarilor aveau înțelegere cu restul celor șapte seminții”<sup>31</sup>.

<sup>28</sup> Pentru ediția critică a textului, vezi LEMERLE 1979, p. 222-234, aici p. 227-228: „καὶ ὅτιπερ τὸ Ἰλλυρικὸν σχεδὸν ἅπαν, ἤγουν τὰς αὐτοῦ ἐπαρχίας, λέγω δὴ Παννονίας (p. 228) δύο, Δακίας ὡσαύτως δύο, Δαρδανίας, Μυσίας, Πρεβάλεως, Ροδόπης τῶν πασῶν ἐπαρχιῶν, ἔτι μὴν καὶ Θράκης καὶ τοῦ πρὸς Βυζαντίου μακροῦ τείχους, καὶ λοιπὰς πόλεις τε καὶ πολιτείας ἐκπροθήσαντες, ἅπαντα τὸν αὐτὸν λαὸν εἰς τὸ ἐκεῖθεν πρὸς Παννονίαν μέρος τὸ πρὸς τῷ Δανουβίῳ ποταμῷ”. Izvorul este destul de cunoscut istoriografiei românești, însă a fost relativ puțin utilizat, probabil datorită faptului că aparent susținea teoria imigraționistă; vezi în principal ONCIUL 1968, vol. I, p. 265-269; POPA-LISEANU 2007, p. 309-313; PANAITESCU 2000, p. 108; ARMBRUSTER 1972, p. 19; POPESCU *Recenzie Lemerle*, p. 756-761; BREZEANU 1999, p. 51-54. O traducere recentă a textului vezi și în *FHDRCh*, LXXXIX, p. 631. Intenționăm ca în viitor să revenim cu un studiu pe marginea acestui izvor, foarte important după părerea noastră.

<sup>29</sup> IORDANES, *Getica*, LI, 267, p. 105.

<sup>30</sup> THEOPHANES, *Chronographia*, p. 359, *FHDR*, II, p. 621.

<sup>31</sup> Poate că n-ar fi inutilă o discuție mai amănunțită asupra exercitării autorității bizantine în regiune, pornind de la nevoia imediată a lui Asparuh de a-și întări flancurile de vest, sud și de est, împotriva bizantinilor și avarilor, dar nu este cazul să insistăm aici asupra acestui aspect. Din punct de vedere strategic, mișcarea este logică. Pe direcția de sud și de vest sunt mutate «cele șapte triburi» deoarece, probabil, această confederație era, potrivit interpretărilor recente (CURTA 2006, p. 301), clientelară Bizanțului. Severianii sunt comasați în regiunea Pasului Veregavilor (regiunea Riș-Smiadovo-Dulgopol-Dolen Chiflic, Bulgaria de azi) aproape la jumătatea distanței dintre Odessos și Mesembria. Pe sectorul nordic, Asparuh nu așează nici un trib slav, lăsând culoarul deschis către Dunăre, cel puțin până la Durostorum, temându-se probabil de o posibilă replică bizantină. Nu trebuie trecut cu vederea faptul că, potrivit mărturiilor lui Theophanes și Patriarhului Nichifor, cu câțiva ani înainte de apariția bulgarilor la Dunăre, avarii și ceilalți șefi ai popoarelor balcanice

După părerea noastră, nu ar fi exclus ca în acest interval de un secol, în condițiile așezării masive a slavilor la sudul Dunării, *Gothi minores* să fi fost împinși către regiunea tomitană, dacă nu cumva deplasarea lor să fi fost o mișcare controlată sau acceptată de autoritățile bizantine, de vreme ce același Theophanes știa că, în momentul așezării bulgarilor în Moesia, țara „se afla atunci sub conducerea creștinilor (bizantinilor, n.n.)” (ὕπὸ Χριστιανῶν τότε κρατουμένη)<sup>32</sup>. Deplasarea lor cu aproximativ 300 km pe direcția NE chiar nu este atât de imposibilă în condițiile secolului al VII-lea, iar legătura dintre *Gothi minores* și *sciții tomitani* ar putea fi una reală.

Cert este că abia după ce populațiile slave au fost reasezate în noile teritorii bulgarii „au început a prăda cetățile și satele din împărăția romană, luând prizonieri”<sup>33</sup>, iar împăratul s-a văzut nevoit să încheie pace cu aceștia. Considerăm că nu este cazul să analizăm aici și ofensiva pe care bulgarii o manifestă față de *satele și cetățile* imperiului, atestată de Theophanes<sup>34</sup>, Patriarhul Nichifor<sup>35</sup> și Georgius Monachos<sup>36</sup>, prizonierii aduși în aceste împrejurări fiind folosiți în special pentru refacerea densității populației în regiunile din care fuseseră dislocate triburile slave, pentru că nu ar avea prea mare relevanță în studiul de față.

Ceea ce ne interesează, este faptul că *sciții tomitani*, folosesc în cult cărți traduse de înaintașii lor în limba germană, dar cu erorile specifice ereziei ariene. În acest context, dacă Walafridus s-ar referi la *goții tetraxiți*, așa cum susține Dl. Zugravu, ar trebui să ne întrebăm când și în ce împrejurări au primit aceștia *arianismul*. Mai precis, se știe că Ulfila a predicat erezia în forma sa semiariană<sup>37</sup> în regiunile Dunării de Jos, iar grupul retras cu el în jurul anilor 347/348 nu s-a contopit cu marea masă a goților migrați în imperiu după 376. Pe de altă parte, nu deținem mărturii care să ateste o activitate misionară ariană în direcția goților din Crimeea dar, potrivit mărturiei lui Ioan Gură de Aur, el le-a hirotonit un episcop ortodox în persoana lui Unila. În momentul morții acestuia, conducătorii

---

dinspre apus au solicitat lui Constantin al IV-lea pace și prietenie recunoscându-i acestuia suveranitatea asupra lor și nu ar fi exclus ca același lucru să se fi întâmplat și cu triburile slave din zona Dunării de Jos; Theophanes datează evenimentul în jurul anului 677, (*Chronographia*, AD 6169, p. 356: „ὁ τε Χαγάνος τῶν Αβάρων καὶ οἱ ἐπέκεινα ὀῆγες ἔξαρχοὶ τε καὶ κάσταλδοι καὶ οἱ ἐξοχώτατοι τῶν πρὸς τὴν δύσιν ἐθνῶν, διὰ πρῶτον δῶρα τῷ βασιλεῖ στείλαντες εἰρηνικὴν πρὸς αὐτοὺς ἀγάπην κυρωθῆναι ἠτήσαντο. εἷξας οὖν ὁ βασιλεὺς ταῖς αὐτῶν αἰτήσεσιν ἐκύρωσε καὶ πρὸς αὐτοὺς δεσποτικῶς εἰρήνην. Καὶ ἐγένετο ἀμεριμνία μεγάλη ἔν τε τῇ ἀνατολῇ καὶ δύσει”); Patriarhul Nichifor plasează același eveniment în jurul anului 673, (*Breviarium*, a. 673, p. 33, *FHDR*, II, p. 625: «conducătorul avarilor și șefii neamurilor mai dinspre apus au trimis soli cu daruri la împărat și au cerut pace. Împăratul a fost de acord și după aceea au stăpânit pacea și liniștea atât în ținuturile răsăritene cât și în cele apusene»).

<sup>32</sup> THEOPHANES, *Chronographia*, AD 6171, p. 358, *FHDR*, II, p. 619.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 359, *FHDR*, II, p. 621.

<sup>34</sup> *Ibidem*.

<sup>35</sup> NICEPHORI, *Breviarium*, a. 673, p. 35, *FHDR*, II, p. 627

<sup>36</sup> GEORGIOS MONACHOS, *Cronică succintă*, IX, 25, *FHDR*, II, p. 635 „ei au ucis pe mulți, au prădat și au pus stăpânire pe pământul creștinilor. Împăratul n-a avut încotro și a făcut pace cu dânșii, dându-le orice, deoarece pustiau Tracia și ținuturile vecine”.

<sup>37</sup> Pentru formula de credință mărturisită de Ulfila, vezi SIMONETTI 1976, p. 297-323.

neamului au trimis o solie solicitând hirotonia unui alt episcop<sup>38</sup>.

Ipotetic, am putea admite că în perioada Constantius II (337-361) - Valens (363-378) goșilor din Crimeea le-au fost trimiși episcopi arieni de la Constantinopol, deși nicio sursă nu atestă acest lucru, dar este clar că după ocuparea tronului de către Teodosie I (379-395) nu s-a mai întâmplat așa ceva, iar trimiterea episcopului ortodox de către Ioan Gură de Aur confirmă legătura lor cu ortodoxia niceeană. Or, dacă nu avem nici cea mai mică siguranță a contactului goșilor tetraxiți cu arianismul, suntem obligați să ne întrebăm în ce împrejurări au intrat ei în posesia cărților eretice. Admitem, la fel de ipotetic, posibilitatea ca exemplare ale cărților traduse în germană de Ulfila să fi ajuns în Crimeea, să fi fost multiplicare și folosite. Dar, au devenit în acest fel goșii tetraxiți arieni? În altă ordine de idei, la fel de ipotetic, se poate afirma și faptul că în cadrul legăturilor dezvoltate de Ioan Gură de Aur, care a pus bazele unui seminar gotic la Constantinopol<sup>39</sup> și a inițiat o susținută misiune de atragere a goșilor la ortodoxie, în special a celor semiarieni, cărțile lui Ulfila puteau fi *corectate* de arianism, iar variantele niceene în limba germană folosite în cadrul misiunii inițiate față de *sciții nomazi de la Dunăre*, de care tot Ioan îi amintea lui Leontios de Ancyra<sup>40</sup>.

Pe scurt, calculul ipotezelor poate da orice rezultat; practic, nimic nu susține arianismul goșilor tetraxiți. *Gothi minores*, în schimb, corespund mult mai bine descrierii făcute de Walafridus, iar posibilitatea ca ei să fi ajuns în jurul Tomisului în contextul nebulos al secolului al VII-lea, constituie, credem noi, o variantă acceptabilă deși, realist vorbind, mai întâi de toate ar trebui să ne întrebăm și cât de arieni, sau cât de conștienți de arianismul lor mai erau *Gothi minores* la sfârșitul secolului al VI-lea, sau *sciții tomitani* în jurul anului 840.

Ajungem astfel, în discuția de față, la **primul argument** invocat de Dl. Zugravu, faptul că „etnonimul *Scythi* nu este decât un clișeu istoriografic de veche tradiție, care n-are nimic de a face cu realitatea etnică și politică din fosta provincie Scythia Minor, el fiind împrumutat din tradiția aghiografică occidentală (Hieronymus, Paulus Orosius, Cassiodorus, Iordanes, Isidor de Sevilla)”.

Că avem de a face și cu informații de natură livrescă, este foarte limpede expus chiar de autor prin cuvintele „*ut historiae testantur*”. „Clișeu istoriografic” înregistrează, în schimb, mari dificultăți în momentul în care trebuie să explice știrile aflate de la *fidelium fratrum* care aduc informația *până astăzi (adhec, hactenus)*. Se impune, așadar, și o discuție asupra surselor pe care le-a folosit Walafridus.

Este clar că din *istorii* autorul le cunoștea denumirea (*sciți, goți, geți*), faptul că aceștia au deservit în armata romană, prilej cu care au fost evanghelizați de

<sup>38</sup> POPESCU 1992, p. 15-27; POPESCU 1994, p. 187-199.

<sup>39</sup> POPESCU 1992, p. 18, n. 19.

<sup>40</sup> TEODORET, *I.B.* V.31.1-2, p. 237, vezi și în *FHDR*, II, p. 237: „Μαθῶν δέ τινας τῶν νομάδων Σκυθῶν παρὰ τὸν Ἰστρον ἐσκηνημένους διψῆν μὲν τῆς σωτηρίας, ἐστερηθῆναι δὲ τοῦ τὸ νᾶμα προσφέροντος, ἐπέζητισεν ἄνδρας τὴν ἀποστολικὴν φιλοπονίαν ἐζηλωκότας, καὶ τούτους ἐκαίνοις ἐπέστησεν. ἐγὼ δὲ τοὶ καὶ γράμμασιν ἐντετύχηκα παρ’ αὐτοῦ γραφεῖσι πρὸς Λεόντιον τὸν Ἀγκύρας ἐπίσκοπον, δι’ ὧν καὶ τῶν Σκυθῶν ἐδήλωσε τὴν μεταβολὴν καὶ πεμφθῆναι οἱ ἄνδρας πρὸς τὴν τούτων ποδηγίαν ἐπιτηδεῖους ἠξίωσεν”.

misionari de limbă greacă și latină, că înaintașii le-au tradus cărțile divine în limba lor etc.

Ceea ce nu putea afla autorul occidental din *istorii*, ci de la *frații de încredere*, sunt amănuntele esențiale care fac diferența acestei relatări și punctează, de fiecare dată, actualizarea informației (*adhuc, hactenus*): că unele dintre acele cărți se păstrează și azi la unii dintre ei (*[libros] quorum adhuc monumenta apud nonnullos habentur*) și că slujbele se săvârșesc în limba germană până astăzi la mai multe seminții scitice, în special la tomitani (*maxime Tomitanos*).

În cazul de față, credem că actualizarea informației de către Walafrius se datorează carierei sale, pe care am amintit-o mai sus. După părerea noastră, el putea intra în posesia informațiilor în timpul perioadei de formare pe care și-a petrecut-o la marile mănăstiri occidentale Reichenau și Fulda, dar mai ales în perioada 829-838 când deține calitatea de tutore al lui Carol Pleșuvul, fiind un apropiat al casei imperiale occidentale.

După cum bine se știe, în prima jumătate a secolului al IX-lea există o intensă activitate diplomatică între Constantinopol și Aachen<sup>41</sup>, având ca subiecte principale recunoașterea titlului de *basileu* pentru împăratul din Occident, statutul posesiunilor bizantine de la Adriatică și Italia, lupta comună împotriva arabilor în Mediterana Occidentală etc. O creștere semnificativă a schimburilor diplomatice se înregistrează, în special, în perioada de după 824 când, în dorința de a calma partida iconofilă, împăratul Mihail II (820-829) face apel la autoritatea lui Ludovic cel Pios, pentru a obține sprijinul papei Pascal I (817-824)<sup>42</sup>. Împăratul bizantin trimite mai întâi ambasada la Aachen, aceasta fiind alcătuită din strategul Theodotus, Theodor Crithinus, οίκονόμος al Sfintei Sofia, și patriarhul Fortunatus de Grado care, din 821 se refugiase la Constantinopol<sup>43</sup>. Tot pe Theodor Crithinus îl întâlnim la curtea lui Ludovic și în 827, când îi face cadou lui Ludovic un foarte frumos manuscris al lui Pseudo-Dionisie Areopagitul. În februarie anul următor, alături de delegația bizantină sosește la Constantinopol și una germană<sup>44</sup>.

Am făcut aceste succinte precizări deoarece toate ambasadele trimise de o curte imperială sau de alta aveau în componență și oameni ai Bisericii, în special episcopi sau diaconi. Aspectul este important, credem noi, deoarece în lungile perioade în care delegațiile erau nevoite să aștepte îmbunătățirea vremii pentru a se putea întoarce acasă, date fiind distanțele destul de lungi pe care le aveau de parcurs, în discuții, particulare sau oficiale, puteau fi oferite informațiile despre grupurile de creștini de origine și limbă germană din zona pontică, subiect care, la un moment dat, putea avea și menirea de a flata interlocutorii occidentali.

De aceea, suntem de părere că pentru a putea admite localizarea *sciților tomitani* în Dobrogea, trebuie rezolvate două aspecte esențiale, databile în prima jumătate a secolului al IX-lea, ca fiind realități specifice acestei perioade:

---

<sup>41</sup> TREADGOLD 1988, în special p. 70-71, 89-92, 112-113, 117-124, 130, 143-144, 155, 159, 166-167, 178-182, 206, 219, 245, 257, 309, 325-326.

<sup>42</sup> Inițial împăratul apelase la Teodor Studitul, dar acesta îl refuză spunând că în materie de credință, nu poate hotărî o singură persoană, ci întăistătătorii Bisericii, sugerându-i să intre în relații cu Roma.

<sup>43</sup> TREADGOLD 1988, p. 245.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 257.

I) că denumirea de *sciți* nu este un simplu calc livresc, ci era folosită de bizantini pentru a desemna și o realitate etnică concretă;

II) că între autoritățile bisericești din Constantinopol și creștinii din zona danubiano-pontică existau contacte reale.

I) **Denumirea de *sciți*** nu este un simplu calc livresc, așa cum înclină să creadă Dl. Zugravu, ci era folosită de imperiali pentru a desemna și o realitate etnică concretă. Pentru autorii bizantini, în special clerici, în prima jumătate a secolului al IX-lea denumirea de *sciți* se referea nu numai la întreaga regiune nord pontică, ci și la *bulgari*.

În acest sens, în primul rând ar trebui valorificată informația transmisă de Genesios care, la mijlocul secolului al X-lea, consemnează schimbul dur de replici pe care Boris/Mihail I-ar fi purtat cu împărăteasa Teodora. Autorul spune că ó δὲ ἀρχηγὸς Βουλγαρίας, căruia romanii îi permisese să locuiască în Durostorum și Moesia (ὅς παρὰ Ῥωμαίων ἐν κατοικήσει Δορυστόλου καὶ τῆς Μυσίας γεγένητο), a amenințat cu război imperiul. Înțelegând că demersul său nu va avea o finalitate fericită, «scitul (s.n.) a hotărât să rămână în țara lui» (ταῦτα ὁ Σκύθης συνείς ἤρεμειν κατὰ τὴν ἰδίαν χώραν διέγνωκεν)<sup>45</sup>.

Afirmații de același fel descoperim în *Sinaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*. Astfel, în *Sinaxarul* zilei de 26 iulie, se consemnează că „în această zi se face amintirea fraților noștri creștini omorâți în Bulgaria în timpul împăratului Nichifor”, în anul 811. Aceștia, după cum reiese din text, erau soldați în armata imperială condusă de Nichifor, au reușit să scape cu viață din ambuscada nocturnă pusă la cale de Krum, însă nu s-au putut refugia în imperiu. Capturați, li s-a solicitat „să uite învățăturile domnului nostru Iisus Hristos și să urmeze credința *sciților*” (μὴ ἀνασχόμενοι τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν ἐξομῶσθαι καὶ τῆ Σκυθῶν προσελθεῖν θρησκείᾳ) și, de vreme ce au refuzat, au fost omorâți<sup>46</sup>.

În varianta prescurtată a *Sinaxarului* din ziua de 23 iulie, bulgarii apar menționați sub forma *Σκυθοβούλγαροι*<sup>47</sup>.

Un creștin născut în Bulgaria în această perioadă îl cunoaștem în cazul martirului Tadeu. În *Sinaxarul* zilei de 29 decembrie, despre Sfântul Tadeu se consemnează că acesta fusese inițial sclavul lui Teodor Studitul, pe care acesta l-a eliberat (ἀπόδουλος γέγονε Θεοδώρου τοῦ τὴν μονὴν Στουδίου). Deși a încercat pacificarea cu partida iconofilă, în perioada de după înăbușirea rebeliunii lui Toma Slavul, împăratul Mihail II Traulos (820-829) are conflictul cu Tadeu cu privire la cinstirea icoanelor și, „jignit de un țăran, *scit prin naștere* și simplu om de rând” (ὕπὸ ἀγρίκου καὶ σκυθογενοῦς καὶ παντελῶς ἰδιώτου ὕβρισθεις), a dat poruncă să fie torturat și ucis<sup>48</sup>.

Despre același Tadeu amintește și Teodor Studitul spunând că „era *scit*”

<sup>45</sup> GENESIOS, *Βασιλείαι*, IV.7, *Iosephi Genesii regum libri quattuor* ed. De Gruyter, Berlin, 1978, TLG cod. 3040. Fragmentul din *FHDR*, II, p. 654-655 este incomplet față de cele arătate de noi aici. O traducere românească a paragrafului în discuție, la POPA-LISEANU 2007, p. 333-334.

<sup>46</sup> DELEHAYE, *SECp.*, 1902, col. 846-848.

<sup>47</sup> *Ibidem*, col. 837-838.

<sup>48</sup> *Ibidem*, col. 353-356.

(*Scythia erat*)<sup>49</sup>, «născut în *Scythia*» (*Thaddaeus noster e Schythicis natalibus*)<sup>50</sup>, în condițiile în care, prin *Scythia*, egumenul de Studios desemnează Bulgaria acelei epoci, deoarece afirmă că «și *sciții* și arabii au pornit război împotriva [noastră] omorând poporul lui Dumnezeu» (καὶ Σκύθας καὶ Ἀράβας θανατοῦντας τὸν λαὸν τοῦ Θεοῦ πολεμεῖν)<sup>51</sup>.

Deși, credem noi, din cele expuse mai sus se poate concluziona destul de clar că pentru bizantini, în prima jumătate a secolului al IX-lea, sub denumirea de *sciți* pot fi recunoscuți și bulgarii, dorim să mai aducem în atenție un aspect încă neclarificat al istoriografiei românești.

În contextul disputelor care au loc între Constantinopol și Roma cu privire la disensiunile provocate de numirea lui Fotie în scaunul patriarhal constantinopolitan, împăratul Mihail III (842-867) îi trimite papei Nicolae I o scrisoare în care finețea diplomatică lipsea. Textul acesteia nu se cunoaște, dar s-a păstrat răspunsul prelatului roman, din care se pot deduce *acuzațiile* de care era învinuit. Papa scrie epistola în vara anului 865, răspunzând invectivelor împăratului punct cu punct<sup>52</sup>. La un moment dat, împăratul i-a reproșat episcopului Romei, că vorbește o limbă „*barbară și scită*”. Discuția iscată de acest reproș, i-a determinat pe cercetători să presupună aceasta ca fiind o aluzie la existența unor *sciți* vorbitori de latină, care au fost identificați cu *românii* din stânga Dunării<sup>53</sup>.

Răspunzând, Papa Nicolae I aduce o serie de argumente pentru a dovedi că limba greacă și cea latină sunt egale ca importanță în propovăduirea Evangheliei. Unul dintre argumente este faptul că, pe Crucea Răstignirii, vina Mântuitorului Hristos a fost scrisă în limbile aramaică, greacă și latină. Un altul este că barbarii și *sciții* l-au cunoscut pe Dumnezeu în limba latină:

<sup>49</sup> THEODORI STUDITAE, *Sermo XXIX*; PG XCIX, col. 548C.

<sup>50</sup> Idem, *Sermo XLIII*, PG XCIX, col. 568B.

<sup>51</sup> Idem, *Epistolae*, II, 145, PG XCIX, col. 1485B. În acest caz, considerăm că identificarea *sciților* și cu *bulgarii* nu poate fi contestată, deoarece în această perioadă nu se cunosc incursiuni devastatoare ale popoarelor stepei nord-pontice care să lase impresia unui război de exterminare. În schimb, cel puțin după 811, conflictul dintre Bizanț și Bulgaria capătă un tot mai accentuat caracter ideologic, asemănător celui cu islamul. Suntem de părere că pentru Krum semnificația simbolică și ideologică a victoriei din 811 pare să fi fost chiar mai mare decât cea militară. El nu doar că a împiedicat distrugerea și dispariția Bulgariei, foarte puternic afectată de campaniile bizantine conduse de Constantin V (741-775) și Nichifor I (802-811). După cum relatează Theophanes (*Chronografia*, p. 491), Krum a făcut din capul lui Nichifor un potir pe care îl folosea în special la mesele pe care le dădea în cinstea solilor: „τὴν δὲ Νικηφόρου κεφαλὴν ἐκκόψας ὁ Κροῦμμος ἐκρέμασεν ἐπὶ ζύλου ἡμέρας ἱκανάς, εἰς ἐπιδειξιντῶν ἐρχομένων εἰς αὐτὸν ἔθνων καὶ αἰσχύνην ἡμῶν”. Gestul, considerat de bizantini de o sălbăticie nemaivăzută, venea să-i consolideze autoritatea ideologică în fața celorlalți păgâni balcanici. Avarii văzuseră cum armata *unui împărat creștin* le dezintegrase statul în totalitate. De cealaltă parte, aceiași avari vedeau cum un păgân ca și ei a ucis pe câmpul de luptă și acum *sorbea vlașa* din tivga *unui împărat creștin*. Practic, Krum le demonstra păgânilor Europei balcanice că unificați, evident în jurul lui, pot ține piept ofensivei militare și ideologice pe care *Imperiile Creștine* o porniseră împotriva lor.

<sup>52</sup> O discuție mai amplă pe această temă vezi la HEFELE, *Conciles*, IV, 1, p. 420 sq.

<sup>53</sup> MADGEARU 1986, p. 318-325, cu bibliografia principală a problemei. Este un articol de studenție al autorului în care interpretările rămân în mare parte valabile și astăzi, însă anumite afirmații trebuie, după părerea noastră, puțin rectificate.

„Iată, pe când toți barbarii și sciții trăiau precum animalele fără judecată, pe Dumnezeu cel Adevărat, nu-l cunoșteau, în schimb adorau lemne și pietre; când pe Dumnezeu cel Adevărat l-au cinstit, a fost în limba latină, astfel încât aceasta a fost mai presus de limba barbară sau scitică”<sup>54</sup>.

Pe lângă acestea, Papa îi reproșează lui Mihail al III-lea că se numește împărat al romanilor, dar nu cunoaște limba acestora, deoarece aceasta este latina<sup>55</sup>. Dincolo de surda bătaie a declarațiilor, ne întrebăm dacă papa Nicolae I cunoștea existența unor creștini *sciți* de limbă latină în Balcani și dacă pe această realitate și-a construit răspunsul.

Față de *barbari omnes* care au cunoscut învățătura lui Hristos în limba latină, părerea general acceptată este aceea că ei sunt occidentalii care în ochii bizantinilor erau considerați *barbari*. În ceea ce privește *sciții*, părerea că aceștia ar fi doar românii din stânga Dunării<sup>56</sup> ar trebui, după părerea noastră, modificată. Cunoscând *talentele* unui împărat ca Mihail III, este mai greu de acceptat că printre acestea se număra și compunerea de scrisori într-o dispută atât de serioasă, cum este aceea a *legitimității* și *canonicității* lui Fotie în scaunul patriarhal. De aceea, consider că, fiind vorba de o corespondență cu Roma, cel care a compus scrisoarea este un cleric, și nu ar fi exclus ca chiar Fotie să fie acesta, de vreme ce el putea să răspundă cel mai bine acuzațiilor aduse la adresa sa.

În definitiv, nu contează cine a redactat scrisoarea, ci faptul că *invectiva* căreia Nicolae I se simțea obligat să-i răspundă a pornit din Constantinopol (*barbaram vos* [= grecii, bizantinii, s.n.] *et Scythicam vocatis*). Cu alte cuvinte, bizantinii sunt cei care pun în circulație afirmația, iar dacă pentru ei *barbarii* sunt popoarele occidentale, *sciții* vorbitori de latină pot fi identificați printre locuitorii din Balcanii vecini, cu precădere în zona de influență bulgară, atât la sud cât și la nord de Dunăre. Este important în această discuție faptul că latina era privită de la Constantinopol, la vremea aceea, ca o *limbă scitică* (*Scythicam linguam*), întrucât bizantinii sunt cei care atestă prezența unui alt grup lingvistic, de această dată latinofon, în aceeași zonă *scitică*. După părerea noastră, afirmația de față nu face decât să întărească ideea existenței mai multor grupuri vechi creștine pe teritoriul Bulgariei, oficial încă păgână.

Nicolae I nu întoarce argumentul în favoarea lui fiindcă, după această discuție, continuarea face referire la situația detronării lui Ignatie. Practic, el nu a sesizat oportunitatea pe care bizantinii i-au oferit-o. Totodată, acest schimb de scrisori nu face parte din discuțiile legate de jurisdicția bisericească (romană sau bizantină) asupra Bulgariei și considerăm că aserțiunile de mai sus nu pot fi interpretate ca o încercare a papei de a-și argumenta dorința de supremație în

<sup>54</sup> NICOLAUS I, *Epistola et decreta*, Ep. LXXXVI, PL CXIX, col. 932C: „Cum enim barbari omnes et Scythae, ut insensata animalia vivant, Deum verum nesciant, ligna autem et lapides adorent, in eo ipso quo verum Deum colit lingua latina, quantum barbaram, vel Scythicam linguam antecedit, agnoscitur”.

<sup>55</sup> *Ibidem*: „Jam vero si ideo linguam barbaram dicitis, quoniam illam non intelligitis, vos considerate quia ridiculum est vos apelari Romanorum imperatores, et tamen linguam non nosse Romanam”.

<sup>56</sup> MADGEARU 1986, p. 321, vezi și autorii citați la n. 20.



Balcani bazându-se pe populația creștină vorbitoare de limbă latină de la nord de Dunăre, întrucât acest dosar încă nu fusese deschis.

Este posibil ca bizantinii să fi realizat gafa făcută care, practic, îi oferea Romei un argument serios în disputa care va apărea ulterior cu privire la jurisdicția asupra Bulgariei. Când, în 870, au sosit la Constantinopol delegații lui Boris/Mihail, discuția a fost deturnată în altă direcție. Adresându-se adunării sinodale, solii bulgari au spus: „*până astăzi am fost păgâni însă acum am primit harul creștinismului*”. De aceea, pentru a nu cădea în greșală, „*cui Ecclesiae subdi debeamus, a vobis qui vices summorum patriarcharum geritis nosse desideramus*”<sup>57</sup>. Răspunsul imediat al legaților papali a fost că bulgarii trebuie să se supună Romei deoarece, în vremea lui Nicolae I, suveranul pontif le trimisese episcopi și preoți, la solicitarea lor (*a Sancta Romana Ecclesia sacerdotes nos petiisse et accepisse*), dar nu fac nici o referire la limba latină. În schimb, când aceiași soli au fost chestionați de vicarii patriarhiilor orientale, întrebarea a fost: „*Quando vos illam patriam cepistis, cuius potestatis subdita erat, et utrum Latinos an Graecos sacerdotes habuerit, dicite?*” Răspunsul delegației bulgare a încheiat practic discuția, chiar dacă reprezentanții Romei au avut obiecțiuni: „*Nos illam patriam a Graecorum potestate armis evicimus, in qua non Latinos sed Graecos sacerdotes reperimus*”. În urma răspunsului delegației bulgare, decizia vicarilor patriarhiilor orientale a fost clară: „*Si Graecos sacerdotes ibi reperistis, manifestum est quia ex ordinatione Constantinopoleos illa patria fuit*”<sup>58</sup>.

Ținând cont de cele afirmate mai sus, considerăm că am expus suficiente argumente pe baza cărora să putem concluziona că, în prima jumătate a secolului al IX-lea, bizantinii denumeau prin *sciți* nu doar popoare care locuiau în regiunea nord pontică, ci și pe *bulgari*, iar în cazul de față *tomitanii* nu ar fi decât unul dintre celelalte grupuri etnice creștine sau păgâne din această zonă *scitică*, din care mai fac parte bulgarii, slavii, românii, avarii etc. În consecință, suntem de părere că o astfel de informație putea ajunge la Walafridus, iar el a consemnat doar amănuntele care l-au interesat în mod direct, adică pe cele referitoare la grupul germanic.

**II) Cel de al doilea punct** care se cere demonstrat în cazul de față, adică existența unor legături reale între autoritățile bisericești din Constantinopol și creștinii din zona danubiano-pontică, credem că poate fi depășit analizând izvoarele referitoare la soarta deportaților din Adrianopol, în contextul intensificării conflictului ideologic dintre Bizanț și Bulgaria, în prima jumătate a secolului al IX-lea.

În perioada de după înfrângerea lui Nichifor și până în 814, cronicarii consemnează intensificarea manifestărilor păgâne ale lui Krum care se doreau, probabil, alternativa religioasă la presiunea creștină tot mai accentuată<sup>59</sup>. Este clar, credem noi, că după 811 între Bizanț și Bulgaria se dezvoltă un tot mai accentuat conflict ideologic. Apariția *Sinaxarului* și *Canonului martirilor uciși pentru Hristos în Bulgaria*, cel mai probabil în jurul Mănăstirii Studios, *intervențiile* Sfinților militari

<sup>57</sup> ANASTASIUS BIBLIOTHECARIUS, *Historia de vitis pontificium Romanorum*, 633, PL CXXVIII, col. 1391-1392.

<sup>58</sup> *Ibidem*, col. 1392.

<sup>59</sup> TURLEJ 2007, pp. 52-53.

Gheorghe<sup>60</sup> și Ioanichie<sup>61</sup>, care aduc în Bizanț în chip miraculos pe unii dintre prizonierii creștini deportați în țara păgână, de o parte, dar și delimitarea tot mai clară între Βουλγάροι și Χριστιανοί care apare pe inscripțiile proto-bulgare<sup>62</sup> din deceniile II-V ale secolului al IX-lea și măsurile represive luate la adresa unora dintre creștini, evident, ignorând exagerările surselor bizantine, de cealaltă parte, sunt elemente care indică apariția unei *cortine de fier ideologice* între cei doi vecini balcanici, în ciuda faptului că relațiile oficiale tindeau să se calmeze.

În urma atacului asupra orașului Adrianopol de la mijlocul anului 813, Krum deportează un însemnat număr de prizonieri în *Bulgaria de dincolo de Dunăre*<sup>63</sup>.

<sup>60</sup> Într-un context imposibil de datat, dar generat de atmosfera confruntărilor bizantino-bulgare începând cu a doua jumătate a secolului al VIII-lea, se vorbește despre un tânăr soldat, fiul unui *Dux Leon*, care a fost capturat și făcut sclav de bulgari. Mai târziu, prin intervenția Sfântului Gheorghe, a fost adus în casa părinților săi, în momentul în care trebuia să fie sacrificat ca să servească drept mâncare pentru stăpânul său bulgar; cf. AUFHAUSER, J.B., *Miracula Sancti Georgii*, Leipzig, 1913, p. 18-40 (non vidi), apud BROWING, 1988, p. 33.

<sup>61</sup> Sfântul Ioanichie *a intervenit în chip miraculos*, pentru a elibera un grup numeros de creștini (40 de persoane) din captivitatea bulgară în jurul anului 825 (ὁ μὲν Μιχαὴλ πέμπτον ἐπὶ τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς ἔτος ἦγε) cf. PG CXVI, col. 68C-69A. Interesant, în cazul de față, este nu doar faptul că prizonierii sunt aduși în imperiu, ci o atenție deosebită trebuie oferită protagonistului principal. Sfântul Ioanichie fusese și el soldat în armata imperială a lui Constantin V și participase la campaniile anti-bulgare ale acestuia (κατὰ Βουλγάρων ἐστράτευσεν), unde s-a remarcat prin fapte de vitejie, protejând pe mulți dintre camarazii de arme (καὶ τοὺς ὁμοφύλους διασώσας); cf. DELEHAYE, *SECp.*, 1902, 4 nov., col. 191-193. Câteva decenii mai târziu, Sfântul Ioanichie *revine* în Bulgaria, de această dată spiritual, tot pentru a-și ajuta niște coreligionari de furia barbară.

<sup>62</sup> FOLLIERI, DUJČEV 1963, p. 88, vezi și bibliografia citată la n. 2.

<sup>63</sup> SIMEON MAGISTER, *Cronografie*, an. 6307, FHDR, II, p. 630. Momentul este destul de important în desfășurarea unor evenimente ulterioare, iar cercetătorii moderni i-au acordat destul de multă atenție, mai ales datorită controverselor cu privire la extinderea autorității primului Țarat Bulgar asupra teritoriului României. Nu este cazul să rediscutăm aici dosarul argumentelor care s-au adus de fiecare parte (vezi: DAMIAN 2003, p. 483-496, cu bibliografia principală a subiectului). Ceea ce ne interesează, iar peste acest aspect considerăm că s-a trecut destul de ușor, este faptul că cercetătorii nu au insistat asupra statutului juridic pe care l-au avut adrianopolitani în momentul aducerii lor în stânga Dunării, deoarece din relatarea lui Simeon Magister reies două amănunte interesante.

Primul amănunt este acela că orașul Adrianopol a fost asediat îndelung de Krum, iar pentru că apărătorii nu aveau de unde primi ajutoare și mureau de foame, locuitorii acestuia *s-au predat* (SIMEON MAGISTER, *Cronografie*, an. 6307, FHDR, II, p. 630: „καὶ δὴ στενωθέντες, μὴ ἔχοντες βοήθειάν ποθεν καὶ ἀποθνήσκοντες τοῦ λιμοῦ, παρῆδωκαν ἑαυτούς”). *Predarea* denotă, după părerea noastră, faptul că între Krum și asediați s-au purtat negocieri. Gestul locuitorilor nu a fost urmată de o devastare totală a orașului, iar negocierile au fost purtate, foarte probabil, de mitropolitul Manuel care va fi și el deportat împreună cu concetățenii săi.

Faptul că în urma negocierilor s-a stabilit un anumit raport între adrianopolitani și bulgari reiese din cel de al doilea amănunt al relatării lui Simeon Magister. Cronicarul afirmă că prizonierii dețineau cu ei și „întreaga lor pregătire de război” (καὶ πᾶσαν τὴν ἀποσκευὴν αὐτῶν). Statutul lor juridic, așadar, nu a fost acela al unor *supuși fără drepturi* și explică mult mai ușor de ce ei au fost capabili să dezvolte ulterior o adevărată autonomie în stânga Dunării.

Din relatarea lui Leo Grammaticus aflăm că, o generație mai târziu, prizonierii bulgarilor se constituiseră într-un adevărat stat autonom: regiunea se numea *Macedonia*;

Dacă *Cronicile* vremii sunt destul de reținute în ceea ce privește informațiile cu privire la soarta creștinilor, Biserica a păstrat amintirea unora dintre ei care au murit după deportare. Printre cei 388 de martiri menționați în acest grup, putem aminti pe Manuel, arhiepiscopul Adrianopolisului, Gheorghe, arhiepiscopul de Debeltoș, Leon, episcopul de Niceea Tracică, doi strategii, Leon și Ioan, dar și alte nume, cum ar fi: Hypatios, Teofil, Mihail, Gavril, Simeon, David, Gheorghe, Hristofor, Bardanes, Petru, etc. Ceea ce trebuie subliniat în cazul de față, sunt două aspecte principale, care ne interesează în mod direct. Primul aspect este acela că printre numele citate apar unele cu rezonanță slavă (Χοτόμηρος și Λουβομηρός) și proto-bulgară (Κούπεργος și Ασφίρη)<sup>64</sup>, fapt ce demonstrează că

dețineau o formă de organizare socială bazată pe clase sociale distincte; aveau un conducător de oști numit Cordyles care, la un moment dat, l-a lăsat pe fiul său, Bardas, „să domnească în locul său asupra macedonenilor aflați dincolo de fluviul Dunărea”, un gest care sugerează o adevărată succesiune dinastică (LEO GRAMMATICUS, *Cronografia*, p. 231, FHDR, II, p. 651: „ὄν κατέλιπεν ἀντ’ αὐτοῦ ἄρχειν τῶν Μακεδόνων τῶν ὄντων πέραν τοῦ ποταμοῦ τοῦ Δανουβίου”); Cordyles a plecat în Constantinopol unde s-a întâlnit cu împăratul Teofil (829-842) și a negociat ajutorul flotei bizantine pentru repatriere. Ușurința cu care acesta pătrunde la împărat arată că nu este vorba de primul contact al macedonenilor dinunăreni cu autoritățile bizantine centrale. Poate că nu întâmplător în jurul anului 832 împăratul Teofil a creat *Thema Klimata* în Cherson (ODB, I, p. 419; II, p. 1133), care avea sub supraveghere și regiunea de la gurile Dunării, unde, ulterior, este atestat un anumit *Toma protospătar și arhonte de Lykostomion*.

De asemenea, este remarcabilă capacitatea organizatorică a acestor macedoneni. Deși Leo Grammaticus tinde să confunde, într-o oarecare măsură, desfășurarea evenimentelor, se pare că în momentul plecării lui Cordyles spre capitala imperială, cei rămași au început preparativele de plecare, astfel încât, în momentul apariției corăbiilor, îmbarcarea să fie cât mai rapidă. Suntem de părere că repatrierea bizantinilor a fost un proces organizat, existând o bună coordonare între autoritățile din capitală și deportații de la Dunăre. Este vorba de aspectele practice ce țin de stabilirea momentului și locului/locurilor unde urma să fie făcută îmbarcarea, deplasarea bizantinilor către acel/acele loc/locuri, astfel încât să nu existe decalaje care să poată pune în primejdie operațiunea. Evident că zvonurile au circulat, *stăpânii bulgari* au aflat de planul *supușilor* lor și s-au decis să intervină în forță, dar confruntarea armată, care se pare că a avut loc pe malurile Dunării, deoarece bulgarii nu au reușit să treacă, s-a soldat cu înfrângerea *stăpânilor*. De teama unui atac bizantin terestru dinspre Tracia, bulgarii s-au ferit să deplaseze un număr însemnat de trupe la nordul Dunării pentru a contracara revolta macedonenilor, iar din acest motiv «bulgarii n-au putut trece dincolo și au recurs la unguri, vestindu-le toate în legătură cu macedonenii» (LEO GRAMMATICUS, *Cronografia*, p. 232, FHDR, II, p. 651).

Apelul la unguri demonstrează stabilitatea structurilor militare dezvoltate de urmașii celor deportați, semn că aceasta era o funcție permanentă. Exemplul cel mai concludent, în acest caz, îl oferă intervenția celui Leon „care, după aceasta, a ajuns eteriarh” (ὅς μετὰ ταῦτα γέγονεν ἐταιριάρχης). După părerea noastră, „ὅς μετὰ ταῦτα γέγονεν ἐταιριάρχης” nu trebuie tradus prin „ajuns conducător de stol” (cf. FHDR, II, p. 653), în sensul că acesta a fost evoluția sa de până la conflictul cu ungurii, ci prin „care, după aceasta, a devenit eteriarh”. Practic, faptele de arme de care a dat dovadă în momentul confruntării cu ungurii, l-au recomandat să ajungă, după repatriere, comandantul Eteriei imperiale). Acest Leon, ajutat de „alți șefi mai mărunți dintre macedoneni, i-au pus pe fugă (pe unguri)”, în momentul în care ceilalți compatrioți se arcau pe corăbii (pentru funcția de *eteriarh*, vezi ODB, II, p. 925).

<sup>64</sup> DELEHAYE, *SECP.*, 1902, col. 414-416; pentru discuțiile cu privire la originea numelor, vezi FOLLIERI, DUJČEV, 1963, p. 104-105.

învățătura lui Hristos era adoptată de unii membri ai acestor societăți tradiționale păgâne înainte de creștinarea oficială a Bulgariei.

Al doilea aspect este faptul că *imnografiile*, care au compus atât *textul Sinaxarului*, cât și pe cel al *Canonului Sfinților* din *Mineiul zilei de 23 ianuarie*, provin, cel mai probabil, din *Studios*, iar *textul* a fost alcătuit foarte aproape de evenimentele pe care le descrie<sup>65</sup>. Aceasta ne permite să afirmăm că între respectiva mănăstire și creștinii din Bulgaria, fie cea din stânga, fie cea din dreapta Dunării, existau legături reale. Dacă exemplul lui Tadeu poate fi considerat unul relativ izolat, *relatările* despre cei deportați în stânga Dunării și martirizați acolo după moartea lui Krum în anul 814, demonstrează, credem noi, suficient de clar că acest grup a păstrat legătura bisericească cu Constantinopolul<sup>66</sup>. Aceasta deoarece *imnografiile* bizantini au obținut informații foarte precise cu privire la modul în care principalii protagoniști au fost uciși. În cazul de față, esențiale sunt *detaliile* consemnate de autorii *imnografiilor*, nu doar simpla menționare a execuției creștinilor: arhiepiscopului Manuel i-au fost tăiate mâinile din umeri de către Ditzevgos și au fost aruncate câinilor; episcopii Gheorghe și Petru au fost zdrobiți cu bețele iar apoi decapitați; episcopului eunuc Leon al Niceei i-a fost spintecat abdomenul iar măruntaiele târâte pe jos; preotul Parod a fost lapidat, soldaților Ioan și Leon sau laicilor Gavriil și Sioniu li s-a tăiat capul cu cuțitul.

<sup>65</sup> FOLLIERI, DUJČEV 1963, p. 74-75.

<sup>66</sup> DELEHAYE, *SECr.*, 1902, col. 414-416: Τῆ αὐτῆ ἡμέρᾳ ἄθλησις τῶν ἁγίων μαρτύρων Μανουῆλ, Γεωργίου, Λέοντος, Μαρίνου, Πέτρου, καὶ τῶν λοιπῶν τριακοσίων ἑβδομήκοντα ἑπτὰ. Οὗτοι οἱ ἅγιοι ἐκ διαφόρων ἐπαρχιῶν καὶ τόπων ὄντες τὴν Ἀδριανούπολιν κατέκων. Οἱ Βούλγαροι δὲ, οἱ ἀχάριστοι καὶ ἀμνήμοντες, ἦκον Ῥωμαίους καταστρεψόμενοι, Θρᾶκας δὲ καὶ Μακεδόνας αἰχμαλωτίσαντες καὶ αὐτὴν τὴν βασιλίδα κατατρέχοντες, ἐν Ἀδριανουπόλει παρεγένοντο. Καὶ αὐτῆ τρισὶν ἡμέραις προσμεινάντες εἶλον. Ἐπράττετο δὲ ταῦτα Λέοντος τοῦ δυσσεβοῦς Ἀρμενίου βασιλεύοντος καὶ Κρούμου τοῦ Βουλγαρικοῦ ἔθνους κατάρχοντος. Ἐπεὶ δὲ Κρούμος, ὁ τῶν Βουλγάρων ἑξαρχος, ἐγκρατῆς ἐγένετο τῆς πόλεως, ἐξέβαλεν ἔξω πάντας, χιλιάδας τὸν ἀριθμὸν τεσσαράκοντα. σὺν αὐτοῖς δὲ καὶ δὲ καὶ τὸν ἁγιώτατον ἐπισκοπὸν ἐκβαλὼν κατὰ τοῦ ἀχέντος ὑπὸ γῆν ῥιφέντα πεπάτηκε. Κρούνου δὲ τὸ ζῆν ἀποῤῥίξαντος, Δούκουμος τὴν ἀρχὴν δέχεται. καὶ αὐτοῦ κατὰ πόδας τεθηκότος, Διτζευγος ἀρχὸν τῶν Βουλγάρων γνωρίζεται, δεινὸς καὶ στυγητός. ὃς τὸν μέγαν ἀρχιερέα Μανουῆλ μέσον διχάσας καὶ τὰς χεῖρας τοῖς ὤμοις ἀποτεμῶν βορὰν τοῖς κυσὶ παρέδωκεν. Ὅς ἀορασίᾳ πληγείς ὑπὸ τῶν οἰκείων ἀναιρεῖται, Μουρτάγων δὲ τὴν ἀρχῆς δεξάμενος, ἅπαντας τοὺς χριστιανούς μὴ πειθομένους τὸν Χριστὸν ἀρλῆσασθαι, ἐξ ἀνθρώπων ποιεῖ, καὶ οὐδὲ δὲ ἀπανθρώπως αἰκίαις τιμωρούμενος, τῆς παρουσίας ζωῆς ἀπεῤῥίγνυε. Τὸν δὲ ἐν ἁγίοις ἐπισκόπου Δεβελτοῦ Γεώργιον καὶ Πέτρον ἐπίσκοπον ῥάβδος ἀπανθρώπως κατακόψας, ξίφει τὰς κεφαλὰς αὐτῶν ἀπέτεμε, Πάρδον δὲ τὸν ἱερώτατον πρεσβύτερον λιθολευστούμενον θανάτῳ πικρῷ κατεδίκασεν. ὡσαύτως καὶ ἕτερον πλῆθος τριακοσίων ἑβδομήκοντα ἑπτὰ ἢ καὶ πλεῖον ὑπαρχόντων τῆ τοῦ ξίφους τιμωρία ὑπέβαλε. Λέοντος δὲ τοῦ ἐν ἁγίοις ἐπισκόπου Νικαίας, τῆ θέσει εὐνοῦχου, ξίφει τὴν γαστέρα διέῤῥηξε. Καὶ ἕτερον Λέοντα καὶ Ἰωάννην τοὺς τῶν χριστιανῶν στρατηγούς καὶ Γαβρὴν καὶ Σιόνιον μαχαίρᾳ ἀπέτεμε. Γεώργιον τὸν γενναϊότατον καὶ ἐτέρους πολλοὺς διαφόροις αἰκίαις τιμωρησάμενος ἐθανάτωσεν. Οὐ μόνον γὰρ οὗτος ὁ μισητάτος Μουρτάγων ἀλλὰ καὶ οἱ κατὰ διαδοχὴν Βουλγαρικοὶ γενόμενοι ἄρχοντες πάντας τοὺς τὸν Χριστὸν ὁμολογοῦντας ἀνήρουν.

Ipotetic, putem considera că motivul persecuției pornite împotriva captivilor creștini, rămas încă destul de obscur<sup>67</sup>, putea fi generat tocmai de încercarea lor de a se organiza într-o structură administrativă și bisericească similară celei imperiale, în condițiile războiului ideologic dintre cele două state. Ne întrebăm dacă nu cumva tăierea mâinilor arhiereului, care se afla în *Bulgaria din stânga Dunării* la această dată, ar fi consecința unor hirotonii pe care el le-a făcut aici. Momentul ar trebui analizat cu mai multă atenție, deoarece nu ar fi exclus ca prizonierii să fi încercat să-și afirme autonomia încă de la început, sau să fi intrat în contact cu autoritățile bizantine pentru repatriere, imediat după moartea lui Krum, dat fiind faptul că și-au păstrat întregul arsenal militar de care dispuneau în momentul părăsirii Adrianopolului. Intervenția în forță a conducătorilor bulgari care i-au urmat lui Krum, Dukumos, Ditzevgos și Omurtag, este explicabilă, iar încheierea tratatului bizantino-bulgar pe o durată de 30 de ani, în 815-816, probabil a consimțit și statutul populației bizantine rămase în Bulgaria<sup>68</sup>.

Evident, nu trebuie ignorată atitudinea ostilă manifestată față de aceste grupuri creștine, mai ales în contextul menținerii politicii păgâne de către Omurtag, chiar dacă nu la același nivel și intensitate ca a tatălui său, Krum. Exemplul celor 14 martiri omorâți pentru că nu au vrut să mănânce carne în Postul Mare, consemnat de Teodor Studitul<sup>69</sup> într-una dintre catehezele sale, demonstrează distanța pe care conducătorii bulgari încercau să o mențină față de creștinism în deceniile II și III ale secolului al IX-lea. În schimb, dezvoltarea conflictului pe fundament ideologic denotă și presiunea crescândă pe care societatea bulgară tradiționalistă o resimțea datorită creșterii numărului de supuși creștini.

Suntem de părere că și în cazul de față există suficiente mărturii pentru a susține legăturile pe care autoritățile bisericești imperiale le aveau cu regiunile danubiano-pontice în prima jumătate a secolului al IX-lea, iar obținerea de informații referitoare la un grup germanic aflat în zonă nu ar fi fost imposibilă.

În concluzie, considerăm că argumentele aduse mai sus pledează în favoarea localizării *sciților tomitani* citați de Walafridus Strabo în regiunea centrală a fostei provincii imperiale Scythia Minor, chiar dacă, până în momentul de față, suportul arheologic este deficitar. În trecut fiind spus, acest aspect reprezintă o problemă nu doar pentru grupul germanic, ci pentru întreaga locuire a regiunii, descoperirile la nivelul perioadei secolelor VII-VIII/IX fiind greu de surprins în contexte databile cu precizie. Abia din a doua jumătate a secolului al IX-lea lucrurile se clarifică, dar aceasta nu ne mai ajută în discuția de față. Ceea ce trebuie subliniat, nu este neapărat prezența acestora în regiunea din jurul fostului

<sup>67</sup> *BIBL. SANCT.*, VIII, col. 636.

<sup>68</sup> Mă gândesc aici nu doar la grupul adrianopolitan trans-danubian, cât și la bizantinii colonizați de Constantin V și Nichifor care, după revenirea graniței pe pozițiile solicitate de Krum și stipulate de tratatul din 716, au fost și ei abandonați în Bulgaria. În acest context, Omurtag a fost pus în fața a cel puțin două grupuri creștine compacte și suficient de numeroase încât să-i creeze probleme, iar persecuția pornită cu acest prilej, poate fi interpretată în maniera încercării de anihilare sau calmare a bizantinilor recalitrânți, nemulțumiți că au fost abandonați într-o țară barbară.

<sup>69</sup> THEODORI STUDITAE, *Sermo LXIII*, PG XCIX, col. 591-592.

centru mitropolitan de Tomis, cât faptul că ei și-au menținut identitatea etnică și religioasă într-o perioadă despre care cercetătorul modern nu deține informații suficiente. Or, simpla consemnare a *quasdam Scytharum gentes maxime Tomitanos*, care folosesc în slujbele religioase cărți pe care le păstrează de câteva secole, despre existența cărora autorul află de la *niște frați vrednici de crezare (fidelium fratrum didicimus)*, devine un argument foarte serios al continuității creștine pe fostul teritoriu imperial ocupat de slavi și bulgari, ținând cont de nivelul redus al informațiilor pe care le deținem cu privire la acest subiect.

Păstrarea limbii și a cărților de cult, așa cum le tălmăciseră învățații lor înaintași, demonstrează că acest grup a deținut și menținut *instituții interne* capabile să copieze acele cărți, să transmită învățătura și să săvârșească cultul divin. Nu mai puțin important este faptul că regruparea goților, despre care personal consider că sunt urmașii acelor *Gothi minores*, în jurul fostului scaun ecleziastic de la Tomis poate fi un argument pentru supraviețuirea centrului bisericesc până la această dată. Acești *sciți tomitani* reprezintă un bun exemplu de adaptare și supraviețuire a structurilor creștine antice, în condițiile destrămării autorității bizantine, administrative și bisericești, de la Dunărea de Jos începând cu secolul al VII-lea, și nu ar fi exclus ca în procesul de *Creștinare a Bulgariei* să înțelegem nu numai o acțiune pornită *ex nihilo* față de unele grupuri, ci și reformarea unor structuri bisericești antice încă existente, evident, acolo unde era cazul.

## BIBLIOGRAFIE

ARMBRUSTER 1972 - Adolf Armbruster, *Romanitatea Românilor. Istoria unei idei*, București.

BARNEA 1991 – Ion Barnea, *Noi date despre Mitropolia Tomisului*, Pontica 24 (1991), p. 277-282.

*Bibl. Sanct. - Bibliotheca Sanctorum*, vol. I-XIII, Roma, 1961-1970, ed. Instituto Giovanni XXIII, della Pontificia Università Lateranense.

BREZEANU 1999 - Stelian Brezeanu, *Romanitatea orientală în Evul Mediu; de la cetățenii romani la națiunea medievală*, București.

BROWNING 1988 - Robert Browning, *Byzantines in Bulgaria – Late 8<sup>th</sup>-Early 9<sup>th</sup> Centuries*, Studia Slavico-Byzantina et Mediaevalia Europensia I (1988), p. 32-36.

CURTA 2006 - Florin Curta, *Apariția slavilor. Istorie și arheologie la Dunărea de Jos în veacurile VI-VII*, Târgoviște.

DAMIAN 2003 - Oana Damian, *Considérations sur la citadelle en brique de Slon-Prahova*, Studia Antiqua et Archaeologica, 9 (2003), p. 483-496.

DELIC - Remus Rus, *Dicționar Enciclopedic de Literatură Creștină din primul mileniu*, București, 2003.

DELEHAYE, *SECp.* 1902 - Delehaye, *SECp.* 1902 – *Sinaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye, Bruxelles.

DIACONU 1994 – Petre Diaconu, *Note de lector (II). Unul sau două Tomisuri în bazinul Mării Negre?*, Istros 7 (1994), p. 353-354.

DIACONU, NĂSTUREL 1968 - P. Diaconu, P.S. Nasturel, *Câteva observații în legătură cu complexul arheologic de la Murfatlar-Basarbi*, Mitropolia Olteniei 20 (1968), nr. 11-12, p. 937-946.

DIACONU, NASTUREL 1969 - P. Diaconu, P.S. Năsturel, *Quelques observations sur le complexe archéologique de Murfatlar (Basarabi)*, Dacia, N.S. 13 (1969), p. 448-456.

DVORNIK 1933 - Francis Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague.

EAIVR – *Enciclopedia Arheologiei și Istoriei Vechi a României* (coord. Constantin Preda), Vol. I – A-C, București, 1994; Vol. II – D-L, București, 1996; Vol. III – M-Q, București.

FHDR II – *Fontes Historiae Daco-Romanae*, vol. II. Autori de la anul 300 până la anul 1000, publicate de Haralambie Mihăescu, Gheorghe Ștefan, Radu Hîncu, Vladimir Iliescu, București.

FHDRCh – *Fontes Historiae Daco-Romanae Christianitatis*, traduceri inedite din greacă și latină de Mihaela Paraschiv, Claudia Tărnăuceanu, Wilhelm Dancă, selecția textelor, studiu introductiv, notițe bibliografice, note și comentarii, indice, Nelu Zugravu, Iași.

FOLLIERI DUJCEV 1963 - E. Follieri, I. Dujcev, *Un acolutia inedita per i martiri di Bulgaria dell'anno 813*, Byzantion 33 (1963), p. 71-106.

GENESIOS, *Βασιλείαι*, IV.7, *Iosephi Genesisii regum libri quattuor* ed. De Gruyter, Berlin, 1978, TLG (Thesaurus Linguae Graecae) cod. 3040.

HEFELE, *Conciles* - Charles Joseph Hefele, *Histoire des Conciles d'après les documents originaux*, nouvelle traduction française faite sur la deuxième édition allemande corrigée et augmentée des notes critiques et bibliographiques, Paris.

IORDANES, *Getica* - Iordanes, *De origine actibusque Getarum* (Trad. David Popescu, studiu introductiv, notă asupra ediției, Gabriel Gheorghe), București.

JANIN 1953 - R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire Byzantin. Première partie: Le siège de Constantinople et le Patriarcat Œcuménique*. Tome III, *Les églises et monastères*, Paris.

LEMERLE 1979 - Paul Lemerle, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des slaves dans les Balkans*, I, Le Texte, Paris.

MADGEARU 1986 - Alexandru Madgearu, *Români în secolul al IX-lea în lumina scrisorii papei Nicolae I către împăratul Mihail III*, SCIVA 37 (1986), 4, p. 318-325.

MANSI - *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, ed. Mansi, Paris.

MĂNUCU-ADAMEȘTEANU 1991 - Gheorghe Mănucu-Adameșteanu, *Tomis-Constantia-Constanța, Pontica* 24 (1991), p. 299-327.

MITREA 1976 - Bucur Mitrea, *Dicționar istoric. Neamuri și triburi trace – bessii, burii, apulii*, Magazin Istoric 10, 3 (108), (1976), p. 26-27.

NEECp. – *Notitiae Episcopatum Ecclesiae Constantinopolitanae*, texte critique, introduction et notes par Jean Darrouzès, Paris.

NICEPHORI, *Breviarium* - Nicephori Breviarium, *Nicephori Breviarium historicum de rebus gestis post imperium Mauricii*, ed. C. de Boor, Leipzig, 1880, TLG cod. 3086; fragmente în FHDR, II, p. 624-629.

ODB – *The Oxford Dictionary of Byzantium* (ed. Alexander P. Kazhdan, Alice-Mary Talbot, Anthony Cutler, Timothy E. Gregory, Nancy P. Ševčenko, III vols.), Oxford.

ONCIUL 1968 - Dimitrie Onciul, *Scrieri istorice* (ediție critică îngrijită de Aurelian Sacerdoțeanu, 2 vol.), București.

PANAITESCU 2000 - P. P. Panaitescu, *Introducere la istoria culturii românești. Problemele istoriografiei române* (ed. îngrijită și studiu introductiv de Dan Horia Mazilu), București.

PG - *Patrologiae cursus completus*, Series Graeca (ed. J.-P. Migne, 161 vols. in 166 pts.), Paris.

PL - *Patrologiae cursus completus*, Series Latina (ed. J.-P. Migne, 221 vols. in 222 pts.), Paris.

POPA-LISEANU 2007 - G. Popa-Liseanu, *Dacia în autorii clasici*, București (reeditare a ediției cu același nume apărută în 1943, ediție îngrijită de I. Oprișan).

POPESCU 1992 - Emilian Popescu, *Sfântul Ioan Hrisostomul și misiunea creștină în Crimeea și la Dunărea de Jos*, TV, s.n., 2 (68), 11-12 (1992), p. 15-27.

POPESCU 1994 - Emilian Popescu, *CHRISTIANITAS DACO-ROMANA, Florilegium studiorum*, București.

POPESCU, IGLR - Emilian Popescu, *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV-XIII descoperite în România*, București.

POPESCU, Recenzie Lemerle - Emilian Popescu, *Paul Lemerle, Les plus anciens recueils des miracles de Saint Démétrius et la pénétration des slaves dans les Balkans, I, Le texte*, (éditions du Centre National de la Recherche scientifique, Paris, 1979, 268 p.; II, Commentaire, Paris, 1981, 262 p. + 1 hartă), în BOR 101, CI, 9-10 (1983), p. 756-761.

SIMONETTI 1976 - Manlino Simonetti, *L'arianesimo di Ulfila*, Romanobarbarica I (1976), p. 297-323.

TEODORET, I.B. - Teodoret Episcopul Cirului, *Istoria Bisericească, Părinți și Scriitori Bisericești*, 44 (traducere, introducere, note și comentarii, Vasile Sibiescu), București.

THEOPHANES, *Chronographia* - Theophanis *Chronographia*, ed. C. de Boor, Leipzig, 1883, republicată Olms, 1963, cf. TLG, cod. 4046; fragmente în FHDR II, p. 590-623.

TREADGOLD 1988 - Waren Treadgold, *The Byzantine Revival 780-842*, Stanford University Press, Stanford, California.

TUPKOVA-ZAIMOVA 1992 - Vasilika Tupkova-Zaimova, *Bългарите в северното Причерноморие. Изследованије и материјали*, I, Veliko Târnovo, 1992, p. 47-56.

TURLEJ 2007 - Stanislaw Turlej, *The collapse of the Avar Khaganate and the situation in the southern Balkans. Byzantine and Bulgarian relations in the early 9<sup>th</sup> century. The birth of Krum's power and its foundations*, Byzantina et Slavica Cracoviensia, V, Byzantium, New Peoples, New Powers: The Byzantino-Slav Contact Zone, from Ninth to the Fifteenth Century, Cracow, p. 31-54.

ZUGRAVU 1997 - Nelu Zugravu, *Geneza creștinismului popular al românilor*, București.

ZUGRAVU 1998 - Nelu Zugravu, *Deux notes de géographie ecclésiastique; 1. „Les Tomitains” de Walafriid Strabus; 2. L'Evêché des Avars*, Cercetări Istorice, 17/1, Iași (1998), p. 151-161.